

**Faculté des sciences économiques,  
sociales, politiques et de communication**

# **Les récits de l'Anthropocène : une histoire de familles**

Auteur·es : Maxime Vandamme  
Promoteur·rices : Abraham Franssen  
Lecteur·rices : Thierry Dock, Mathilde Collin  
Année académique 2019-2020  
Master en politique économique et sociale



A Maëlle, qui donne un sens à mon existence

Merci à : Mathilde, Abraham, Thierry, Patricia, Wendy, Satya, Victor, Sam, Marc, Xavier, Michaël,  
et j'en passe.



## Les récits de l'Anthropocène : une histoire de familles.

### fiche de lecture

#### Comment parler de l'Anthropocène ?

L'Anthropocène, ou littéralement « Ère de l'humain », désigne l'actuelle ère géologique durant laquelle l'Homme aurait un impact à la fois négatif et visible sur l'environnement. Ce concept est de plus en plus relayé dans la littérature scientifique ou les médias – bien qu'il ne fasse pas l'unanimité parmi les scientifiques. Le présent mémoire tend à expliquer comment aborder l'anthropocène.

Son hybridité réside dans la collision entre deux temporalités : celle de la Terre et de ses cycles bio-géo-chimiques, ainsi que celle des collectivités humaines. Issu de recherches visant à comprendre, systématiser, le fonctionnement de la planète, le concept d'Anthropocène a une histoire, une actualité et des répercussions à long terme.

Ce concept est le fruit de narrations divergentes qui appréhendent : une histoire, des enjeux actuels de cette irruption de la matière dans les vies des modernes, et ses implications futures. Pour être portées en place publique, ces discussions sont mises en récits, représentant ainsi tout autant de façons de proposer des solutions, que de problématiser des causes, des actions et des risques.

Ces histoires systémiques sont mises en exergue par l'usage d'un champ lexical commun, singulièrement à travers les termes « climat », « humanité », « science et technique », « politique et modernité », qui structurent l'ensemble des récits.

A partir d'une exploration de la littérature, les récits peuvent être catégorisés en trois courants types, liés au référentiel lexical lui aussi chargé idéologiquement. Une dizaine d'articles, propres aux différents courants anthropogéniques, proposent les clés pour comprendre les discours de l'Anthropocène et les débats qu'il porte. Ces récits sont : celui des modernes, un récit constructiviste ou un récit contestataire. Ils proposent chacun un récit type de ce qu'est l'Anthropocène, de son déroulé, de son actualité et de son futur.

Le référentiel originel ou les récits sont autant de discours débouchant sur les mêmes questions : comment en sommes-nous arrivés là ? Avec quels moyens ? Quelle a été la réflexivité qui nous a engagée dans ces changements drastiques des conditions d'habitabilité de la planète ? Comment réagir maintenant que la matérialité du monde fait son retour ? Quelles sont les conséquences à moyen et long terme de ce que nous avons fait et faisons encore maintenant ? Toutes ces interrogations se lovent dans les récits de l'Anthropocène via ses récits narrant un savoir-pouvoir bio-géologique, utile au cadrage du gouvernement du monde, des territoires, des peuples et des choses.



Introduction .....	3
1. Cadrage théorique et approche méthodologique .....	5
1.1 - Cadrage théorique .....	5
1.2 - Méthodologie .....	8
1.2.1 - Délimitation et justification du corpus.....	8
1.2.2 – Méthodologie adoptée.....	10
2. Emergence du référentiel .....	11
2.1 - Aux origines du récit.....	11
2.2 - Le récit originel.....	13
2.3 - Caractérisation des récits de l’Anthropocène .....	17
3. Les récits de l’Anthropocène .....	21
3.1 Le récit hégémonique .....	23
3.1.1 - L'école éco moderne .....	23
3.1.2 – Usages des termes du récit .....	24
3.2 Le récit constructiviste .....	31
3.2.1 - L'école « postmoderne » .....	31
3.2.2 – Usage des termes du récit constructiviste.....	31
3.3 Le récit de la contestation.....	38
3.3.1 - L'école contestataire.....	38
3.3.2 – Usage critique des termes .....	40
3.3.3 – Une remise en question du référentiel.....	45
3.4 Conclusion intermédiaire.....	48
4. Conclusion .....	51
Bibliographie .....	55
Annexes .....	60



## Introduction

L'Anthropocène. La définition du dictionnaire Larousse en fait « la période actuelle des temps géologiques, où les activités humaines ont de fortes répercussions sur les écosystèmes de la planète et les transforment à tous les niveaux ».

En faisant irruption dans le champ académique, cette théorie sert surtout à caractériser un cadre novateur de réflexions, qui rassemble géographes, écologues, historiens, philosophes mais aussi spécialistes du climat, de la chimie, géologues, tous devenus spécialistes du système Terre, dont les sociétés des femmes et des hommes sont désormais un des composants.

Bien que dérivé des usages des géologues – qui débattent toujours de l'existence de cette période, car pour eux cet entrechoquement des temporalités entre lithosphère et « biomes anthropogéniques »<sup>1</sup>, est difficile à « interpréter » – le mot s'est rapidement fait une place au soleil académique des sciences humaines grâce à la communauté des sciences du système Terre qui la considère comme un système complexe, décomposé en sous-systèmes interconnectés, « traversés et reliés entre eux par d'incessants flux de matière et d'énergies, pris dans d'immenses boucles de rétroaction. »

Par son irruption dans le champ des savoirs, la nouvelle ère signe, dit Chakrabarty, la rencontre de la temporalité longue de la Terre et de la vie et la temporalité de l'histoire humaine, séparées par la modernité industrielle (cité par Bonneuil, 2015). Elle implique d'interroger des notions qui sont les pierres angulaires de nos rapports collectifs contemporains « au monde et aux choses environnantes », mettant à bas la séparation des humains de leur environnement. Désormais l'homme impacte les fonctionnements du système Terre qui nous répond en retour. Pour reprendre une formule d'Emilie Hache « dans l'Anthropocène, l'activité humaine est partie prenante de ce qu'on a appelé la *natura naturans*, la nature se faisant, et ce qui se fait défie toute appropriation.» (2014, p 15).

Pour certains, l'Anthropocène constitue un nouveau paradigme où, prenant l'humanité au pied du mur, la crise environnementale nous oblige à faire des choix et de définir notre essence, ce que nous voulons, et ce que désirons. Pour réintégrer « les traversées de Nature » dans la société, l'Anthropocène ambitionne de constituer un nouveau référentiel global qui permet

---

<sup>1</sup> Ensembles écologiques aménagés par les êtres humains

analyser l'histoire, les arrangements sociopolitiques, la pratique de gouvernement, les conceptions même de l'autonomie et de la liberté.

Ce référentiel de l'Anthropocène, dont je chercherai à reconstituer la matrice et le lexique à partir de l'examen de ses textes fondateurs, ne donne toutefois pas lieu à un récit unique et stabilisé. On peut en effet distinguer une pluralité de récits de l'Anthropocène, portés par des acteurs différents qui en proposent des interprétations divergentes.

Les principaux récits qui racontent l'Anthropocène sont véhiculés par des courants de pensée environnementalistes. Sur base d'un premier examen de la littérature, on peut en effet distinguer 3 récits principaux, présentant à la fois des convergences et des divergences, constituant trois trames idéologiques qui racontent la période, lui donne une épaisseur historique, une actualité et un avenir, une manière d'objectiver « un agir anthropocénique » (Paddeu, 2014). Il s'agit des récits éco-moderne, constructiviste et critique.

La première partie de ce travail consistera à un cadrage théorique et méthodologique. Pour inscrire l'Anthropocène comme nouveau référentiel et de récit politique. L'aspect méthodologique reprendra les articles qui constitueront le corpus de ce travail, comme autant d'articles typiques des réflexions anthropocénique. De ce corpus sera dès lors extrait les mots qui constitueront le lexique.

La seconde partie reprendra les idées principales présentes dans les articles fondateurs, utilisés pour créer le récit originel, celui par lequel tout commence, et tenter de comprendre d'où vient ce récit. Puis de tenter d'isoler les caractéristiques communes aux récits présents dans la littérature. Cette caractérisation permet également de faire le lien avec la notion de récit politique.

La troisième partie reprendra alors les éléments fondateurs, le lexique utilisé pour proposer une interprétation des principaux mots de l'Anthropocène par ces écoles réflexives, toujours selon le corpus de base mentionné en méthodologie. Avec ces mots, il est possible de reconstituer les trames des récits, qu'est-ce qu'ils disent – ou ne disent pas - de l'Anthropocène et de sa signification. Pour cela une présentation des écoles de réflexions sera proposée pour introduire sur les récits qu'elles portent.

# 1. Cadrage théorique et approche méthodologique

## 1.1 - Cadrage théorique

Ce qui est frappant avec cet objet, c'est la façon dont les anthropocénologues<sup>2</sup> sont en demande de récits, ayant tous en commun d'être politique. D'autant que le caractère essentiel de la notion de discours et de rapport à la connaissance est très explicite dans les récits.

La recherche d'une forme de définition de l'objet qui conviendrait aux anthropocénologues est loin d'être évidente, tant l'objet peut faire la place à des variations quant à sa compréhension, son interprétation. C'est que cette définition est en fait dépendante du récit politique qui « assemble à travers des discours des événements, des problèmes, les causes de ces problèmes, des actions, des risques encourus en cas de non-action et ils promeuvent la mise en place de solutions » (Franssen, 2020). Comment parle-t-on de l'Anthropocène : d'où vient-il ? quels sont ses impacts ? que devons faire maintenant et qu'est-ce ce qui nous attend ? Toutes des questions vont se reformuler dans des récits contingents.

Or « si cette convention scientifique n'est pas encore validée à l'heure actuelle par toute la communauté scientifique, elle a été en revanche très largement adoptée par les sciences humaines, et ce par des pensées divergentes voire opposées. Comme si la possibilité d'un consensus à propos de ce sur quoi porte l'écologie, qui avait toujours été jusque-là contesté de part et d'autre, s'avérait ici pertinent. » (Hache, 2014)

La thèse de l'humanité comme force géologique peut être alors considérée comme un référentiel, un « forum » dans lequel débattent des récits, rentrent en controverses. Ce référentiel est constitué de quelques idées, mots clés qui fondent un lexique commun, constitué dès les débuts de sa formulation, et mobilisé par les récits.

Le référentiel se constitue alors comme « un ensemble de prescriptions qui donnent du sens à la fois par un processus cognitif fondant un diagnostic et permet de comprendre le réel et par un processus prescriptif permettant l'action. » (Muller, 2019).

L'ensemble de ces représentations forme alors une « matrice constituée par des cadres cognitifs et normatifs, dans lesquelles les idées et les intérêts sont organisés selon un certain assemblage » (Mangez, 2011). De cette manière il est possible de comprendre l'Anthropocène

---

<sup>2</sup> Non sans une pointe d'ironie, ceux-ci sont définis comme « cette phalange de chercheurs renommés qui ont eu ce geste audacieux de nommer notre époque et narrer notre histoire partagée avec la Terre » par de Jouvancourt et Bonneuil, 2014

comme un proposant de « construire une représentation de la réalité, à problématiser certaines questions, à définir des enjeux. » (Mangez, 2011)

Ce référentiel est en mutation constante, sous l'effet des récits qui le mobilisent, des controverses et débats qu'il porte en son sein. Des discussions peuvent avoir lieu au sein même des familles réflexives. Ainsi toute la famille des modernes va débattre à l'intérieur de l'Anthropocène alors même que d'autres réflexions plus critiques se situent dans des controverses qui interrogent, à partir d'une même terminologie, la pertinence de l'utilisation même du terme Anthropocène.

Les termes du débat sont stables mais leur interprétation dépendra énormément des récits. Cela tient pour partie à cette discordance entre les géologues qui exigent la synchronie, un marqueur stratigraphique datable valable partout sur la planète, les climatologues qui pensent avoir trouvé ce marqueur dans les glaces et unifient sous leur emprise la totalité de l'espèce humaine, et l'écologue qui défend l'idée que ce discours anthropogénique se raconte au détriment des particularités locales et de la biodiversité.

Cette désynchronisation n'aide pas le noyau central référentiel à se définir complètement et à diffuser un modèle théorique complet et contingent, accepté de tous.

Cette matrice fait donc l'objet de divergences tangibles quant à sa perception, selon des positions idéologiques variables. Ces visions de l'objet tentent de diffuser et de rendre compréhensible des récits qui « placent en effet le présent dans une série cohérente d'événements qui commence dans le passé et se termine dans le futur. » (Radaelli, 2019)

Dans le cadre anthropocénique, ces récits entrent en compétition au sein d'un même univers paradigmatique, en partageant quelques éléments cognitifs, constitué en lexique. L'élément cognitif de « système » est essentiel pour élargir le champ Anthropocène dans toute son épaisseur historique, présente et les propositions d'avenir qu'elle suggère. Cette approche systémique considère les sociétés humaines comme formant un système dont les éléments sont en interaction les uns avec les autres, enchâssés dans un système physique global environnant dont les éléments eux aussi interagissent de façon permanente dans des boucles d'action et rétroaction. Cet élément cognitif est, bien que lui-même discuté entre tenants d'un système-Monde et tenants d'un système-Terre (voir Quenet, 2017, p 279), est essentiel dans les récits contemporains.

La composante identitaire de ces récits est importante dans toutes les familles qui pensent l'objet. Elles tentent de se constituer une identité soit positive, soit contestataire, en interrogeant l'historicité des changements climatiques et le discours qui en découle.

« La notion de récit désigne généralement la façon dont une communauté politique raconte et se raconte son existence collective. Elle permet d'analyser la séquentialité et les relations causales entre les actions, ainsi que la manière dont elles sont réinterprétées voire transformées en trames narratives » (Pitseys et Ruwet, 2014).

Les représentations de l'Anthropocène « ne sont plus comprises comme des formes de résolution de problèmes, mais bien comme des manières de construire la réalité qui permettent ensuite d'identifier des problèmes sociaux et de penser des solutions. Ces représentations sont politiques « en ce qu'elle implique l'arbitrage entre différents intérêts, entre différents forçages humains antagonistes entre les empreintes causées par les différents groupes humains, par différents choix techniques ou industriels, entre différents modes de vie et de consommation » (Bonneuil & Fressoz, 2016). Les visions de l'Anthropocène « expriment un "rapport au monde" qui renvoie à la manière dont ils perçoivent le réel, leur place dans le monde et ce que le monde devrait être. » (Mangez, 2011).

« Des consensus cognitifs sont en effet observables, mais les récits divergent sur les causes et les risques ou sur les effets espérés des solutions envisagées. La notion semble donc utile pour approcher certains matériaux empiriques que sont les discours des acteurs et les analyser en identifiant les récits qui les habitent sur base des dimensions suivantes proposées par Radaelli en 2000 : description du(des) problème(s), explication des causes, exposé des risques, proposition de stratégies alternatives. » (Mangez, 2011)

« Le récit se réfère, d'une part, à une dimension biographique quand il désigne la succession des faits, des interactions, des étapes du processus de décision. Le récit recouvre alors l'histoire même du processus de décision. Ses dimensions biographiques et normatives du récit présentent des modèles de sens et un schéma d'adhésion pour l'action collective. » (Pitseys & Ruwet, 2014) permettant de « repenser l'histoire pour ouvrir l'avenir » (Bonneuil et Fressoz, 2016) sur base d'un registre articulant bio et géo savoirs.

Le récit justifie les actions passées et donne des raisons pour l'action future. Il ne crée pas seulement les conditions d'une compréhension collective, il tente de justifier « des bases pour l'action et permet à chacun des acteurs de s'assurer que cette base est partagée. » (Pitseys & Ruwet, 2014).

## 1.2 - Méthodologie

*Une lecture assez exhaustive sur le sujet ( en annexe ) fait ressortir un nuage de mots qui constitue le lexique anthropocénique. A la suite de la constitution de ce dernier, une analyse systématique de la présence de ces termes dans une série d'articles, un corpus choisi d'articles typiques d'une forme de réflexivité, permet de faire ressortir les termes principaux qui fondent le référentiel et les récits de l'Anthropocène. Ces principaux termes sont alors ceux sur lesquels divergent les interprétations, souvent fondamentalement.*

*Dans un premier temps donc nous isolerons les mots qui constituent ce lexique, puis une sélection de textes types, et enfin une recherche systématique des mots du lexique dans ces textes afin mettre en lumière les quelques mots qui fondent les trames des différents récits.*

### 1.2.1 - Délimitation et justification du corpus

Pour comprendre le référentiel, il faut en premier lieu partir de l'original, le récit fondateur, faisant office de référence, présent dans toutes les bibliographies des articles et livres qui parlent du sujet et qui surtout est le point de départ de toutes les variations, interprétations.

Il s'agit en premier lieu des articles 1) « Geology of Mankind » du climatologue Paul Crutzen en 2002, 2) « The Anthropocene : Are humans now overwhelming the great forces of nature » du chimiste Will Steffen et al en 2007 et en 3) « The Anthropocene : conceptual and historical perspectives » de Will Steffen et al en 2011.

Ce sont ces articles qui constituent le référentiel, le lexique anthropocénique.

Par la suite, pour situer les récits, et situer les écoles de réflexions environnementales qui les portent, une sélection est opérée dans la littérature pour extraire des articles typiques d'une certaine façon de concevoir « ce qui nous arrive », « à nous et à notre Terre nourricière » (Bonneuil, 2015). Pour paraphraser Paddeu « en distinguant ces familles et ces récits, on fait apparaître différentes sensibilités qui s'inscrivent dans des généalogies et des ontologies bien distinctes, tout en étant conscient des recoupements et des entremêlements » entre ces différentes conceptions et ces récits. (2017)

La famille des modernes, appelés parfois éco-modernes, que Bourg nomme transhumaniste ou hypermoderne, et l'interprétation qu'elle donne de l'objet, le récit qu'elle en fait, son histoire, son actualité et les solutions qu'elle préconise se fonde prioritairement sur la lecture du

« manifeste éco-moderniste », sorte d'idéal type de ce que représente le discours d'une école moderne, qui se veut pragmatique, et est de fait assez hégémonique, en « institutionnalisent certaines possibilités d'action dans l'opération même où ils rendent tout simplement inconcevables les alternatives possibles » (Radaelli, 2000, cité dans Franssen 2020).

La vision qui y est proposée de l'Anthropocène, que propose les signataires de ce texte, est très archétypale et correspond à une vision très « optimiste », sans rupture(s), sans contestation. Cette vision partagée, diffusée, encouragée par nombre d'acteurs, de gouvernements et d'institutions internationales. Elle est de prime abord la plus compatible avec la version « originale », le référentiel type. La compréhension du système est centrale dans le discours, dans une certaine idée baconienne du savoir. « Le savoir est pouvoir et le pouvoir est la volonté de dominer la nature et de l'aménager pour atteindre des objectifs humains. »

La famille constructiviste est définie par l'étude des 5 articles, représentant eux aussi des positions typiques. L'immanquable Bruno Latour pour deux textes : « L'Anthropocène et la destruction de l'image du monde » en 2013 et « Quel cosmos ? quel cosmopolitique ? » en 2007. Ce dernier article explicite de façon très claire la position constructiviste et en définit les fondements.

Dans cette veine réflexive, Pierre Charbonnier, à travers deux articles types, réaffirme, lui aussi un constructivisme assumé tout en renouvelant les approches. « généalogie du discours Anthropocène : la fin du risque et des limites » en 2017 et « l'ambition démocratique à l'âge de l'Anthropocène » en 2015.

La troisième famille de réflexion, la plus critique, appelée parfois éco-marxistes par certains – le qualificatif de critique est ici retenu en référence à Paddeu -, se compose de propositions assez hétéroclites, rassemblées sous cette bannière, car il s'agit pour eux tout autant de faire entendre d'autres voix, de proposer d'autres voies, que de critiquer les deux familles précitées. A l'intérieur de cette forme environmentaliste se trouve des propositions, des récits parfois assez différents, qui se rejoignent principalement dans le questionnement éthique, de la justice sociale et environnementale et les questions de responsabilisation.

Pour situer ces récits critiques, le choix s'est porté sur quelques textes phares, très commentés. Le « Geology of Mankind ? A critique of the Anthropocene narrative » de Malm et Hornborg, « L'Anthropocène contre l'histoire » d'Andreas Malm en 2017, « La magie mondialisée du Technocène – capital, échange inégaux et mortalité » de Alf Hornborg en 2018 et « le climat fragile de la modernité » de Fressoz et Locher en 2010.

« Ce sont ces mêmes récits qui racontent déjà l’historicité de la modernité. Ce sont ces récits qui structurent les débats actuels.» (Semal, 2019). Ce sont ces récits enfin qui, pour partie en fondant un imaginaire, écrivent des futurs.

### 1.2.2 – Méthodologie adoptée

Les termes, explicitement signifiés ou non, dans la littérature en l’Anthropocène, d’après une lecture conséquente de travaux d’académiciens et de quelques ouvrages sur le sujet (bibliographie « complète » en annexe), sont principalement :

Adaptation, anthropos, autonomie, besoins, biophysique, boucles, capitalisme, catastrophe, charbon, climat, colonialisme, connaissance, croissance, culture, développement, échanges, écologie, économie, énergie, espace, espèce, expertise, extinction, fictions, flux, forêt, futur, géographie, géologie, gestion, global, gouvernement, habitation, histoire, humain, impact, justice, liberté, limites, local, modernité, narration, nature, origine, partage, période, politique, population, progrès, rapports, résilience, ressources, risques, savoirs, science, social, système, technologie, temps, Terre.

En analysant les textes présentés en méthodologie, à l’aune des mots de l’Anthropocène, il est possible d’isoler une matrice fondamentale, d’en extraire les quelques mots sur lesquels reposent à la fois le référentiel et les récits qui en découlent. Pour mettre en évidence ces mots fondamentaux, la méthode d’analyse consiste à reprendre les termes de l’Anthropocène, présents dans toute une partie de la littérature, et de rechercher systématiquement les occurrences de ces mots dans les articles typiques du référentiel et des récits.

Le tableau en annexe reprend donc les termes de l’Anthropocène. La première colonne mentionne le mot, puis les occurrences du terme dans une dizaine d’articles types. Le ratio, derrière chaque colonne, détermine son taux de présence dans le texte. Une sélection des ratios supérieur à 0.1 permet d’isoler les mots, les concepts clés, présents dans les récits de l’Anthropocène, fondant à la fois le référentiel, les débats et critiques dont il fait l’objet.

Ainsi nous pouvons observer que l’Anthropocène est bien une question de rapport nature-humanité sous « contrainte » climatique, où le concept de système est primordial. Certains mots vont également jouer un rôle important, mais leur usage, fréquence, vont se démarquer en fonction de « l’école » qui fait un usage plus régulier.

Typiquement, un mot comme capital va se retrouver discuté chez les constructivistes et surtout les critiques, beaucoup moins chez les modernes. Le mot politique est intéressant car il est absent chez les modernes, alors même que tout le discours moderniste est politiquement très orienté, très situé.

Cela nous permet d'isoler les mots principaux qui feront l'objet d'interprétations et qui distinguent dans les récits types de l'Anthropocène :

Climat, humain, nature, science, politique et modernité

## 2. Emergence du référentiel

*Au départ de ce référentiel, il existe un récit originel. Il est le fruit d'un contexte particulier, et porté lui-même par une idéologie située. C'est un contexte d'émergence qui est ici explicité, puis une description du récit « premier », qui suggère déjà, explicitement ou non, l'ensemble de ce qui formera rapidement le lexique de l'Anthropocène. Ensuite vient une proposition de caractérisation des traits communs à tous ces récits, finalement très politiques.*

### 2.1 - Aux origines du récit

Ce qui émerge d'abord comme une curiosité et une menace lointaine - les conséquences sur le climat de l'augmentation du CO<sup>2</sup> dans l'atmosphère - devient un constat scientifique de plus en plus indiscutable du fait de la mise en relation de la climatologie glaciaire, des avancées dans l'étude du cycle du carbone et des premières simulations numériques de la circulation atmosphérique. Ces recherches s'enracinent dans les efforts des États-Unis qui, engagés dans la guerre froide, érigent la connaissance de l'environnement physique de la Terre (continents, océans, atmosphère) au rang d'objectif stratégique. La planète doit être cartographiée, sondée, modélisée, systématisée.

Des nombreuses agences américaines et internationales<sup>3</sup> ont été à l'origine de financements des sciences qui sont aux sources de ce qui est appelé les sciences du système Terre (SST ou ESS), et ont joué un rôle fondamental dans l'émergence du concept Anthropocène. C'est le cas de rapports résultant de l'activité collective de scientifiques de plusieurs disciplines (océanographie, climatologie, bio géochimie, écologie des écosystèmes, mathématique, physique, ...) . « Tous ces rapports convergent vers l'idée qu'il faut mettre en place un

---

<sup>3</sup> Principales agences de financement de la recherche sur les changements globaux et SST des années 80 : NRC (National Research Council), NASA (National Aeronautics and Space Administration), CES (Committee on Earth Science), IIASA (International Institute for Applied System Analysis), ICSU (Conseil international pour la science)

nouveau programme international et interdisciplinaire permettant d'étudier les changements globaux affectant la Terre comme un système » (Dutreuil, 2018). Il s'agit de créer « une nouvelle science », un nouveau paradigme, parce qu'il y a urgence face aux changements globaux et par ce constat, presque simple, que la Terre est un système composé d'une multitude de processus interconnectés. .

Il y a un appel à structurer l'organisation, jusqu'ici cloisonnée, des sciences de la Terre non plus en fonction de l'objet d'étude, de la méthode ou des instrument utilisés mais en fonction des échelles de temps des processus en jeu. Il s'agit de relier des observations, jusque-là disparates, hétérogènes, et d'en trouver « un nouveau principe unificateur » (Quenet, 2017). Le changement environnemental global requiert « une nouvelle compréhension, mieux intégrée, transdisciplinaire des interactions » humain / non-humains.

Un financement important à la fin des années 80 structure et normalise les projets de recherche en SST, via la création de l'IGBP (International Geosphere-Biosphere Program). L'idée étant d'utiliser les informations issues de ces « convergences » pour produire une science qui « informe, alerte et propose des « solutions » aux décideurs publics. Ces projets sont donc de l'ordre du prédictif, l'élaboration de modèles complexes, nourris de données environnementales globales, du terrain, ayant un rôle important à jouer pour fédérer, intégrer, articuler des disciplines autrefois séparées. La connaissance comme promesse pour l'action.

Le « système Terre » est ainsi conçu comme une machine dont la connaissance, la définition et les pratiques de manipulation sont héritées de savoirs et d'idéologies qui sont les produits épistémologiques, historiques, politique et culturel de la seconde guerre mondiale et de la guerre froide qui s'en suivit. Celles-ci sont alors appréhendées comme *big science* des changements globaux, les masses de données empiriques nourrissant alors les modèles prédictifs.

« Cette théorie du système-Terre abolit la séparation ontologique entre le monde physique et les sociétés puisque l'ensemble forme un tout en interaction constante et à toutes les échelles. Elle marque un tournant » (Quenet, 2017).

L'apparition du mot lui-même tient dans l'articulation des preuves scientifique d'origine climatique « les analyses de l'air prisonnier dans les glaces polaires montrent le début d'une augmentation de concentration de dioxyde de carbone et de méthane à l'échelle du globe » (Crutzen et Stoermer, 2002, cités par Lorius et Carpentier, 2013). L'Anthropocène devient anomalie, une rupture en signalant « un déséquilibre général qui se traduit par là un signal stratigraphique complètement différent » daté au début du 18<sup>ième</sup> siècle AD.

C'est une valorisation des connexions, les interpénétrations conceptuelles venant de domaines des sciences les plus diverses. L'histoire, la géographie, la sociologie, l'anthropologie, l'économie - se mettent à étudier les processus, les systèmes à l'aulne du nouvel objet, chacune avec « leurs lunettes académiques », et s'emparent du sujet et interrogent sur ces masses de données empiriques venues de la climatologie, la chimie, la géologie.

Bien que se voulant agnostique, il diffuse une certaine idéologie « mais qui ne se pense pas comme telle car elle s'impose comme légitime et indiscutable » (Franssen, 2020). Il va dès lors s'installer comme un référentiel, un lexique d'aide à la compréhension « du processus d'humanisation de la Terre » (Lussault, 2016), « l'étendue des interactions humains/non-humains et comment elles affectent le développement social » (Costanza et al, 2017).

## 2.2 - Le récit originel

C'est l'histoire qui nous est contée dans les premiers articles fondateurs, issu des SST, disséqués tout au long de la littérature sur le sujet. C'est ce récit politique qui servira de base à la constitution du lexique anthropocénique, y compris dans sa propre dimension idéologique.

Le concept d'Anthropocène a été introduit pour capturer un glissement quantitatif global dans la relation entre humains et environnement. Il symbolise l'idée d'une nouvelle époque dans l'histoire de la Terre. L'idée d'une force humaine modifiant profondément les cycles naturels n'est pourtant pas nouvelle – il est fait référence à George Perkins Marsh, l'abbé Stoppani ou plus près de nous de Vernadsky et son concept de noösphère – mais les impacts géochimiques, sur l'atmosphère, les océans et la surface terrestre, ont pris des proportions si larges et une vitesse de « propagation » jusque-là inédite, du fait de l'activité de l'homo sapiens faber.

Bien qu'il soit question de maîtrise du feu, de développement du langage et de l'écriture, ce sont principalement deux événements préindustriels qui sont mentionnés dans ce récit officiel comme pouvant annoncer l'Anthropocène. Le premier est la vague d'extinction de la mégafaune du Pléistocène à cause de la chasse. Le second est l'avènement de l'agriculture – appelé révolution néolithique – qui modifia la composition chimique de l'atmosphère. Ces modifications ne peuvent cependant être imputées avec certitude à l'homme. De plus le développement des civilisations humaines complexes, qui manipulent l'environnement, ont un impact qui n'excède pas une échelle régionale, tout au plus continentale.

Même si certains proposent la thèse d'un Anthropocène précoce (Early Anthropocene) qui aurait démarré avec la maîtrise du feu, puis la disparition de la mégafaune du fait de la chasse,

et qui serait monté en puissance à la faveur de l'utilisation de techniques agricoles et sociales de plus en plus poussées, nombre d'académiciens propose une entrée de l'Anthropocène proprement dit avec l'avènement de la modernité industrielle en 1800. Il y a des divergences sur ce choix précis mais l'utilisation exponentielle du charbon dans l'industrie naissante des débuts du 19<sup>ième</sup> siècle est ici essentielle. Déjà les origines de l'Anthropocène sont présentées à travers ce récit. Et celles-ci seront abondamment commentées par la suite.

Ce « moment » de l'histoire humaine marque une césure qui peut se lire, bien des années plus tard, dans les glaces des pôles, et initie un tournant majeur dans l'histoire conjointe de la Terre et de l'humanité. Jusque-là le monde était contraint, selon la latitude et longitude et la localisation des sources d'énergie ( typiquement les cours d'eau, le vent et le rayonnement solaire), les processus de production de l'énergie de ce fait inefficients et aléatoires.

La découverte et l'exploitation de ressources fossiles, au premier rang desquelles se trouve le charbon, ont fait sauter un goulot d'étranglement énergétique avec l'utilisation d'une énergie riche, dense, facile à transporter et relativement facilement accessible, permettant d'accélérer des activités existantes et d'en entreprendre de nouvelles.

Une seconde phase de l'Anthropocène serait celle connue sous le phénomène dit de Grande Accélération. Cette période est caractérisée par une explosion démographique, une exponentielle progression de marqueurs sociaux et naturels qui eurent sur le système Terre un impact difficilement concevable. Les marqueurs sociaux - population, y compris urbaine, PIB mondial, investissements à l'étranger, constructions de barrages, utilisation de l'eau, des fertilisants, du papier, des véhicules à moteur, le tourisme international et le nombre de restaurants McDonalds (!) - se reflétant alors dans une hausse très significative de marqueurs naturels - concentration de CO<sup>2</sup>, de NO<sup>2</sup> et de CH<sup>4</sup> atmosphériques<sup>4</sup>, diminution de la couche d'ozone, température de surface en augmentation, grandes inondations, terres domestiquées, déforestation tropicale, chute de biodiversité planétaire.

La troisième phase de l'Anthropocène s'enclenche à partir des années 2000, au moment où s'énonce justement en ces termes la thèse anthropocénique qui, en bouleversant de manière systémique les connaissances, participerait à une prise de conscience globale, généralisée, des impacts et du danger qu'ils constituent pour l'environnement mais aussi dans la sphère des sociétés humaines. Dès lors, pour certains, il nous faudrait, nous humains de tous les horizons, prendre la mesure des bouleversements en cours, se mettre à réfléchir, à mesurer et à entreprendre des actions afin de gérer ce processus d'humanisation de la Terre, en corriger

---

<sup>4</sup> Dioxyde de carbone, dioxyde d'azote et méthane

certaines aspects pour la rendre en quelque sorte plus pérenne. Il s'agirait alors, avec l'appui des ESS, d'élaborer une typologie des comportements et d'identifier les trajectoires possibles du système Terre pour en réguler le comportement.

Le concept de limites planétaire est un apport essentiel à cette troisième phase. Les limites sont, dans le modèle de Rockström<sup>5</sup>, au nombre de 7 et s'il est démontré que 3 d'entre elles sont dépassées, les autres sont en cours de dépassement. La problématique du pic pétrolier est centrale dans cette phase et son futur. La production de pétrole est prévue pour atteindre un pic en 2030, et rester d'ici là à un prix jugé acceptable, et puis lentement décroître. La problématique est la même pour le phosphore, avec la difficulté que si cet élément chimique venait à manquer de manière trop rapide, cela risquerait de poser des problèmes de sécurité alimentaire pour certaines populations dans certains endroits du globe. Une des sources d'inquiétude est aussi la biodiversité qui s'effondre de manière très inquiétante, alors même qu'après avoir synthétisé la surface de la Terre, l'homme devient capable de synthétiser la vie elle-même » ( Steffen et al, 2011)

La création d'une gouvernance globale suite à la prise de conscience grandissante des impacts et de la nécessité d'une gestion de la relation humanité / système-Terre est une problématique soulevée rapidement. Les problèmes d'équité y sont pour beaucoup et les grandes différences entre les pays industrialisés de l'OCDE, qui sont responsables de la plus grande part des rejets de gaz à effet de serre et les pays les plus pauvres qui subissent les impacts réels est un exemple criant et classique qui expliquent en grande partie la difficulté d'une gouvernance globale par les leaders, les décideurs politique et les managers.

Une gouvernance à multiple niveaux et polycentrée pourrait en quelque sorte faire le pont entre les problèmes globaux et les impacts locaux et « solutions de terrain ». Il est nécessaire pour cela d'encore mieux connaître le système-Terre et ses sous-systèmes, via les données issues des ESS, en les analysant, les interprétant plus finement sur les plans à la fois biophysiques et socio-économiques pour comprendre les dynamiques qui sont à l'œuvre et mieux modéliser les trajectoires des systèmes. La mise en place d'outils de géo-ingénierie constitue de ce point de vue des idées intéressantes mais reste très délicates à mettre en œuvre, aussi bien matériellement qu'éthiquement et donc politiquement.

Ce dépassement des limites impacte indubitablement la sphère sociétale et implique une humanité qui est mise à l'épreuve quant à ses croyances. De façon aussi important que lors de la formalisation de la théorie de Charles Darwin, qui aura démontré que l'homme « n'est

---

<sup>5</sup> Proposé dans « A safe operating space for humanity » en 2009

qu'un autre singe » et non pas une espèce spéciale, à la destinée particulière. Le point commun entre les deux théories est le choc qu'elles ont induit dans la société, les tensions et les conflits qu'elles induisent. Cependant, l'Anthropocène lui met en jeu la viabilité même de nos sociétés, l'existence matérielle de celle-ci, et finalement l'existence même de notre espèce.

Avec ce récit « officiel » se constitue ce lexique qui fera office de référentiel pour les récits à venir. Les mots clés, les thématiques centrales sont ici posées : le climat, l'énergie, l'espèce humaine, le rapport à la connaissance, à la technique, les rapports collectifs à la nature, une certaine conception de la modernité. A comprendre cet ensemble nature/société comme un système. Les idées sont ici déjà présentes et mises en place publique, pour être discutés, interprétés par les familles environnementales.

Le mot politique n'y est pas mentionné, cette idée de politisation des enjeux n'y est pas présentée comme centrale.

Ici, cela tient à la volonté délibérée de proposer l'idée de situer l'homme en « surplomb » de la nature et lui permet de l'analyser son environnement comme un système à comprendre et à gérer. On perçoit aussi toute la volonté d'en faire un objet massif, englobant, incontournable. Indiscutable.

Pourtant « l'alerte et les données portées par les spécialistes des sciences du « système Terre » sont intellectuellement stimulantes et politiquement essentielles à la survie, mais le récit dominant de l'Anthropocène, sous ses allures d'impartialité, n'est qu'un récit possible. » (Bonneuil & Jouvancourt, 2014)

## 2.3 - Caractérisation des récits de l'Anthropocène

*Il y a des caractères communs aux récits de l'Anthropocène. Des éléments qui lient les récits, qui les structure tous, souvent en filigrane des discours, et dont la lecture est une trame référentielle de tous ces récits politiques. Ils structurent toutes les dimensions des récits.*

Il est possible de comprendre l'Anthropocène comme un référentiel sur lequel peut se fonder une compréhension, une interprétation, un « ensemble de prescriptions » fondant un diagnostic, permettant de comprendre le réel et de proposer un programme d'actions. Il implique une articulation des niveaux de perception du monde qui représentent ce qui est « bien ou mal », désirable ou à rejeter, des normes et des images – ces dernières prenant, dans la dissertation anthropocénique une place tout à fait particulière, plus encore dans les discours des familles constructivistes et critiques.

Ce référentiel est valable à la fois dans le champ des sciences naturelles mais aussi dans celui des sciences humaines. L'Anthropocène implique incontestablement des questions de limites, de risques, interroge le rapport collectif à la liberté et à l'autonomie, le rapport à la nature, à la technique, à l'espace et au temps et relie ces questions à celle de l'habitat terrestre. C'est un référentiel systémique. Il implique de relire historiquement notre époque, à comprendre les dynamiques à l'œuvre, d'arbitrer entre « différents choix techniques et industriels », entre différents modes de production matérielles et socio-culturelles, à différentes échelles d'espace et de temps, et à « imaginer l'avenir ».

Les récits de l'Anthropocène ont pour caractéristiques communes d'être des récits bio géo politiques. Il s'agit de conserver les conditions naturelles de l'existence de l'homme par l'apport de savoirs géographiques. La biopolitique comme champ d'action politique qui vise la conservation des conditions naturelles d'existence de l'Homme. » (Lemke, 2009). La géographie comme « un géo-savoir » stratégique « lié à un ensemble de pratiques qui exigent le rassemblement articulé de renseignements variés, relatifs à des raisonnements complexes de territorialité, de spatialité, de ressources et d'aménagement. » (Lacoste, 2008) et de leur réseau.

Ce sont des outils de savoir-pouvoir, de contre-pouvoir.

C'est bien de cela qu'il s'agit dans le discours de l'Anthropocène : le bouleversement, les changements profonds, systémiques, des conditions de l'habitation terrestre. En tant que récits, ils tentent de donner sens aux conditions naturelles, matérielles de l'habitation terrestre, et tentent de « rendre ainsi les problèmes écologiques compréhensibles et accessibles à

l'action humaine. De manière caractéristique, ils suggèrent une série d'actions plutôt que d'autres » (Radaelli, 2000 dans Franssen, 2020).

La problématique anthropocénique soulève la définition de la biopolitique « comme forme de savoir qui structure l'action politique » et qui en fixe les buts » (Lemke, 2009). Lorsque l'on analyse cette thèse et son intrusion dans le champ politique, les mots auxquels elle se réfère sont ceux d'une bio politique de gouvernement : gestion des risques, de populations, une gestion collective des conditions de subsistance.

Historiquement, le rapport à la nature peut être lu, au moins dès le 17<sup>ième</sup> siècle, en lien avec une politique de biopouvoirs des gouvernements, plongeant ainsi ses racines dans « les notions de souveraineté et de propriété portés par les schèmes pratiques de la conquête et de l'amélioration » (Charbonnier, 2020, p69) des territoires, du climat, et des hommes.

Lorsque la réflexion sur le changement d'origine anthropique des climats et des territoires naît, elle est le fruit de réflexions de colons, espagnols, français, anglais à propos du climat des colonies, souvent en regard de leurs connaissances d'européens (les enjeux autour l'usage des forêts font depuis longtemps l'objet de gouvernement dans les sociétés humaines). Les gouvernements cherchent alors à mieux guider les politiques médico-environnementale – il fallait éviter les disettes & les épidémies à des populations, dans un contexte où « le temps qu'il fait » est un « fait social total », où les conditions climatiques conditionnent la vie des femmes et des hommes et leur organisation.

Le climat est le principal directeur de la biopolitique du gouvernement des monarchies européennes « éclairées ». L'occupation et l'usage de la terre, en Europe et dans les colonies, est le principal directeur de leur géopolitique, dans le projet colonisateur d'un géopouvoir, stratégie négociée « entre le législateur, le marchand et le cartographe, destiné à arbitrer entre différents prétendants à un espace » (Charbonnier, 2020, p.71). Fressoz et Locher disent que la thèse du changement climatique anthropique « nous porte sur un genre historique qui met en scène des peuples, c'est-à-dire des entités biologiques agissant sur des territoires par prolifération et migration. » (Les révoltés du ciel, p.71).

Dans la seconde moitié du 17<sup>ième</sup> siècle, la globalisation de la prospection géologique renforce encore la confiance des puissances impériales quant aux bases matérielles de leur domination. La géographie politique permet « le maillage des territoires par des infrastructures techniques, notamment de transport, se fonde sur une capacité que certaines entités politique à projeter leur pouvoir vers des espaces nouveaux leur donnant un statut spatial et juridique particulier. » (Charbonnier, 2020)

Dans la littérature, dans chacun des récits, se niche une certaine idée de ce qu'est le gouvernement des hommes, la souveraineté, le territoire. Le climat n'a pas eu la même acception au long des siècles. L'habiter terrestre non plus. Pas plus que l'Homme.

« Les savoirs biologiques du 18<sup>ième</sup> siècle réinventaient la subjectivité, individuelle et sociale dans le même temps qu'elles constituaient les objets scientifiques de « population » et de « vie » et inauguraient une nouvelle forme de pouvoir soucieux d'optimiser le nombre, la qualité, la « mobilisabilité » (vers les fronts de guerres de plus en plus totales) et la productivité de sa population. » (Bonneuil et de Jouvincourt, 2014)

Les politiques de la nature dans la prémodernité, durant la révolution thermo-industrielle et tout au long de ces 200 dernières années, sont avant tout « issues de forces sociales qui ont contribué à forger un ordre socio-matériel », renvoyant à des modes d'appropriation des sols et des choses non-humaines, des fruits de la terre et des espaces habitables et des imaginations humaines.

Les récits proposent une vision impliquant une cosmologie, nouvelle agentivité dans un retour du géo-savoir-pouvoir. « Cela tient en ce que la subjectivation-objectivation est un processus d'établissement de vérités au sein d'institutions, qui acquièrent la capacité d'utiliser ces vérités comme des formes de savoirs légitimes pour l'action. Savoirs, pouvoir et sujets se co-constituent dans une même matrice, au sein de mêmes dispositifs. » (Bonneuil et de Jouvincourt, 2014).

Comment aménager, territorialiser la surface de la Terre, anthropiser la Terre tout en maintenant les conditions de subsistances, comment gouverner les sols, les climats, maintenant qu'ils nous reviennent comme composants matériels ? et les sujets, hommes et femmes ? Chaque récit nous propose une façon particulière, qu'il pense appropriée pour répondre à « l'urgence qui s'installe », en gouvernant des femmes et des hommes, des humains et non-humains, des territoires. Comment organiser, assurer la subsistance ? comment habiter la surface terrestre, l'aménager, l'anthropiser tout en maintenant les conditions naturelles, matérielles de l'existence des femmes et des hommes ?

La subjectivation qui accompagne ces nouveaux bio géo récits « est le processus de définition de ce qu'est l'être humain sur la Terre, de recomposition de ce qu'est cet anthropos, sujet aux multiples composantes explicites ou tacites. » (Bonneuil et Jouvincourt, 2014).

*Le référentiel anthropocénique est le fruit d'un contexte géo politique, géo historique et se constitue en réponse aux changements globaux, dans une réflexion systémique, impliquant de nombreux scientifiques, dont les origines académiques étaient considérées à l'origine comme trop disparates pour pouvoir se parler. C'est l'intérêt de ce référentiel que de permettre à ces académiciens d'échanger sur base d'un lexique commun, de mots qui résonnent dans les sciences à la fois naturelles et humaines.*

*Les caractéristiques communes à tous les récits font écho à un système global, qui permettent de penser les rapports humains/non-humains, et des humains entre eux de façon contingente, écologique et matérielle, à différentes échelles de temps et d'espace. A proposer une vision de ce qui a été, de ce qui est et de ce que sera notre futur. Quel est régime de gouvernamentalité adopter pour assurer la subsistance et l'habitabilité, dans l'espace et dans le temps ?*

### 3. Les récits de l'Anthropocène

*Les récits sont portés par des écoles environnementales qui réfléchissent l'Anthropocène.*

*En premier lieu nous trouvons l'école dite des modernes, dont le récit est très compatible avec le récit originel et qui nous fait l'apologie de la modernité (d'où le nom de récit moderniste). La seconde école de réflexion se constitue autour des apports de Bruno Latour à la pensée environnementale. Le récit post-moderne, parfois décrié, nous invite alors à repenser notre modernité pour nous « réinventer au-delà » dans une nouvelle cosmopolitique de la composition, de la diplomatie dans la reconnaissance de l'altérité, des médiations. La dernière école de réflexion, la plus hétérodoxe et la plus vaste, est aussi la plus critique finalement. Elle dissèque, sur base des mots du lexique, la réflexion anthropocénique pour en redéfinir les termes mêmes, allant parfois jusqu'à critiquer l'usage la terminologie de l'anthropos.*

L'idée commune à tous les anthropocénologues c'est ce nouvel objet, ce référentiel, large, ample, qui permet une ouverture à de nouvelles problématisations, comme « un foyer de controverse inévitable pour ceux qui entendent diagnostiquer l'état des sociétés contemporaines au regard de l'environnement, y compris pour ceux qui refusent d'adopter ce terme pour des raisons épistémologiques ou politiques. » (Charbonnier – Généalogie, p 302).

Il existe trois manières d'interpréter, de se positionner par rapport à l'Anthropocène, comme autant de sensibilités distinctives qui s'inscrivent dans une histoire, invitant à des modes d'action et impliquant des propositions d'avenir.<sup>6</sup>

Cet ensemble lexical référentiel va donc faire l'objet d'une composition qui va dessiner une interprétation, une définition, des explications, des justifications parfois, dans des récits qui racontent une existence collective, forgeant des trames narratives qui « placent le présent dans une série cohérente d'événements qui commencent dans le passé et se terminent dans le futur » (Radaelli, 2019).

Le lexique est alors mobilisé par trois familles réflexives pour fonder trois « méta-récits » politiques qui sont autant de propositions de définition, de compréhension de nos rapports collectifs à la science, à la Nature, à l'espace et au temps, à l'être humain,

---

<sup>6</sup> Il n'est ici aucunement question de traiter de la controverse des climato-sceptiques. Aucun anthropocénologue ne peut en être taxé. La reconnaissance de l'origine humaine des changements n'est ici pas remise en question.

En reprenant les 10 articles qui constituent le corpus de base, il est possible de proposer un tableau synthétisant les interprétations « par famille » des principaux termes de l'Anthropocène.

	<b>Modernes</b>	<b>constructivistes</b>	<b>critiques</b>
<b>climat</b>	Global	local	glocal
<b>humanité</b>	Population	peuples	collectifs
<b>nature</b>	Extérieure	composée	relationnelle
<b>science</b>	Rationalité	mediation	partage
<b>politique</b>	Progressiste	composition	contestataire
<b>modernité</b>	affranchissement	changements	spoliation

A partir de ces quelques mots, et ces idées communes, il est possible de reconstituer, de situer les récits et d'en comprendre les divergences, parfois ténues, souvent fondamentales. La proposition d'articulation entre ces différents mots est centrale dans les récits et dessine leur dimension normative. Le choix lexical, conscient ou non, est révélateur.

En fonction de la façon dont est dépeint l'agent de changement qu'est l'homme, il est possible de percevoir les valeurs qui sous-tendent les discours et de comprendre la dimension instrumentale des récits. Son usage fait la plupart du temps allusion aux choses environnantes, à la Terre, à ce qui n'est pas humain mais aussi, parfois, à la « nature humaine ».

En abordant ainsi la thématique d'un point de vue politique, ce sont les modes de gouvernement des populations qui sont abordés, la géographie politique des espaces habités, l'économie, la justice et la responsabilité. Ces notions se rapportent à notre conception du global, du local, notre façon d'habiter la surface terrestre, aux origines de la période que nous vivons, appelée temps modernes, à sa durée potentielle, aux inégalités écologiques et sociales qu'elle représente.

Le discours sur les sciences prend une place prépondérante dans les récits par sa dimension qui se voudrait purement instrumentale mais qui s'inscrit également dans une dimension normative qui n'est pas à négliger, lorsqu'elle touche aux modes de gouvernement ou lorsqu'elle est liée aux discours sur la nature humaine ou encore sur les origines de l'Anthropocène. La technologie est un point de divergence central, représente un clivage essentiel entre les écoles réflexives et détermine une distinction assez nette. Ainsi Catherine Larrère choisit d'en faire la pierre d'achoppement axiale entre deux récits ; entre « commande

et perte de contrôle », entre récit prométhéen de contrôle technique et un récit plus technophobe, plus souvent catastrophiste, où la technique ne permet en rien d'échapper à la catastrophe qu'elle a parfois elle-même provoqué. Zaccai lui aussi nous parle d'une opposition polaire entre une attitude prométhéenne – relativisant les problèmes écologiques et se faisant l'avocate d'une poursuite de la croissance et des aspirations démocratiques sur des bases techniques – et une vision « post » prométhéenne. (Quenet, 2017).

### 3.1 Le récit hégémonique

#### 3.1.1 - *L'école éco moderne*

Cette première famille dominante dans le contexte des arènes scientifiques et politiques internationales de notre époque contemporaine, peut être considérée comme le courant mainstream par excellence. Le manifeste éco moderne est un idéal typique de ce courant de pensée qui fait de l'Anthropocène une période qui peut même être considérée positivement.

C'est la seule à s'affirmer pour une amélioration d'un bien-être matériel grâce à « l'évolution sur le long terme de mesures sociales, économiques, politiques et technologiques, conduites par les sociétés humaines ». Cette idéologie est assez diffuse mais fait, comme un trait commun, abstraction des tensions intenable sur les ressources, en cela « plus proche de la stratégie de développement de grands groupes industriels, ceux du secteur informatique, que d'une authentique conception du monde. » (Bourg, 2018). Une phrase des modernes résume presque à elle seule la pensée dominante de ce courant : « Fostering science, technology, policy development, and an educated global citizenry to address our planet's needs »<sup>7</sup>.

Elle est, plus que les autres familles, définie tout autant par ce qu'elle affirme que par ce qu'elle passe sous silence. Elle pourrait passer pour théologique tellement la foi en un éternel progrès est proclamée tel un catéchisme. Ce sera soit le progrès des modernes soit la disparition des sociétés humaines.

Elle fustige en creux une mauvaise gestion technique, tout en évitant de remettre en cause le mode de vie qui provoque les impacts socio-environnementaux actuels.

---

<sup>7</sup> « Favoriser la science, la technologie, l'élaboration de politiques et une citoyenneté mondiale éduquée pour répondre aux besoins de notre planète » site web du Anthropocene Institute, déclaré comme donateur au Breakthrough Institute, pour lequel travaillent 12 des 19 signataires du manifeste éco-moderniste

Les éco-modernes abordent, alors même qu'ils semblent s'en défendre, « des aspects déterminants du vivre ensemble et de la vie de la Cité » (Bourg et Whiteside, 2017). Il peut y avoir dans cette école, une tendance à un certain catastrophisme propre à une vision malthuséenne « d'un transhumanisme pour les prospères » - récits d'une habitation de la surface par les riches constituant tout en pan à lui seul en fiction cinématographique ou littéraire, imprégnant profondément la dimension normative des récits de l'Anthropocène.

### *3.1.2 – Usages des termes du récit*

Le compte rendu du manifeste des éco-modernes - ou éco pragmatiques - en tentant d'embrasser des milliers d'années d'évolution simplifiée à l'extrême l'histoire humaine, tendant à la considérer comme une espèce biologique qui s'affranchit. Le message porte « une promesse toujours renouvelée d'émancipation et de liberté ».

Ce scénario transhumaniste, hypermoderne réduit les ambivalences humaines à une série de solutions socio-économiques auxquelles les êtres humains devraient impérativement s'en remettre. La puissance technique est telle qu'elle est sans détour prônée pour gérer pour le développement, la prospérité et in fine le bien-être éternel de l'homme.

L'Anthropocène est exigeant, mais rendra beaucoup en retour. Il exige de nous, humanité, un investissement de la part de l'être humain mais sera, en « retour », « bon, voire remarquable »<sup>8</sup>.

Bien que cette notion soit discutée au sein de cet école environnementaliste, ce rapport productif à l'humain et la nature, vers un inéluctable progrès ( sans questionner celui-ci ) tient de la foi religieuse.

#### 3.1.2.1 - Le climat

Le changement climatique est un le défi que l'on pourra résoudre par la technologie, exigeant un investissement socio-économique mais aussi comportemental important. C'est une quintessence néolibérale. C'est une tendance à remplacer la dépendance à l'égard de ce qui nous entoure par celle vis-à-vis de la technologie. C'est la certitude d'une agriculture plus efficace, du contrôle possible du climat global. C'est une confiance absolue dans la technologie. « L'urbanisation, l'intensification de l'agriculture, l'énergie nucléaire, l'aquaculture, le dessalement, sont tous des processus qui ont une capacité démontrée à

---

<sup>8</sup> Manifeste éco-moderniste

réduire les demandes humaines sur l'environnement, en accordant plus de place aux espèces non-humaines. »<sup>9</sup>. Grâce au savoir et à la technologie, la population humaine devrait même avoir tendance à stagner dans le futur tout en continuant à s'urbaniser.

Le changement global est traduit comme un problème de, sous contrainte climatique, de maximalisation de l'efficacité des techniques, rapportées à toutes les dimensions de la vie collective.

### 3.1.2.3 – l'humanité

L'espèce humaine est unifiée par la science naturelle et est présentée à la fois comme victime et bourreau d'une nature dont elle doit prendre conscience de la présence et qu'elle se doit dès lors de prendre en charge comme un système, changeant, y compris dans sa décomposition en différents sous-systèmes.

Oui l'homme est devenu le principal agent, le principal vecteur de changements des conditions de vie terrestre et il est nécessaire qu'il en prenne la mesure, la conscience et que grâce à la surpuissance technique, il peut transformer la Nature pour, plus que sa survie, son bien-être matériel et spirituel.

L'humanité doit pour cela travailler à tendre vers le découplage radical entre son bien-être et ses impacts environnementaux. Pour cela elle devra faire un usage meilleur, plus productif et avec rendement supérieur, des ressources rendues disponibles, afin « d'alimenter une économie humaine en croissance » et ainsi se développer, tant matériellement que spirituellement, presque sans fin.

Ce sont les systèmes sociaux qui sont présentés comme le moteur du changement, y compris technologique. L'humanité a prospéré au cours des deux derniers siècles et est devenue à même de résister à des conditions climatiques plus extrêmes et aux catastrophes. La civilisation humaine a toutes les techniques cognitives, sociales et économiques pour prospérer.

La nature se doit d'être adaptée aux conditions du bien-être humain. « Les systèmes naturels ne seront pas protégés ou améliorés par l'expansion de la dépendance de l'espèce humaine sur eux ». La nature est donc un « système » extérieur, une « chose environnante » à l'anthropos dont on extrait des ressources en bon gestionnaire et qu'il s'agit de modeler pour en tirer un maximum de flux et des services. Ce n'est qu'en réalisant cela et en poussant cette logique à

---

<sup>9</sup> *Ibid*

son paroxysme que l'on pourra qualifier l'Anthropocène de « bon, voire remarquable ». « La nature non utilisée sera une nature préservée »<sup>10</sup> – ce qui fait abstraction de certains indicateurs qui montrent que même les lacs de montagne subissent des perturbations systémiques, sans parler des glaces des pôles ...

C'est en cela que ce lien entre éco-modernes résonne avec les actions et discours des grandes arènes internationales est possible, tant la question naturelle est perçue comme en surplomb pour toujours centraliser le discours sur les questions socio-économiques, comme avec la question du développement durable, qui plaçait une certaine vision du progrès humain au centre de tout. La seule valeur ontologique accordée à la nature, aux choses environnantes sera esthétique ou spirituelle. « La nature est assimilée à un capital naturel qui devient fongible dans le capital financier. La vieille distinction entre richesse (naturelle) et valeur (sociale) tend à céder la place à un fétichisme de la nature comme la plus grande entreprise du monde, créatrice de valeur indépendamment de tout rapport de production » (Bonneuil et Fressoz, 2016).

La nouvelle construction intellectuelle de la nature passe par l'alignement de celle-ci sur les cadres de l'économie néoclassique. A travers les instruments financiers du néolibéralisme, c'est la terre tout entière qui est soumise à la rationalité économique de l'optimisation. Dans cette perspective, il n'y a pas de limites à la croissance.

Dans la théorie économique de ce courant, l'idée de remplacer le capital naturel par du capital économique, ou carrément l'invention de nouvelles ressources – ou énergies – va s'incarner dans la fameuse courbe environnementale de Kuznets selon laquelle la croissance est de moins en moins nocive pour l'environnement<sup>11</sup>. La prochaine révolution industrielle sera celle d'une économie de services, bio optimisée, dématérialisée, permettant de poursuivre sans crainte la croissance industrielle tout en résolvant les problèmes environnementaux – et carrément, dans un bon Anthropocène, les problèmes sociaux.

---

<sup>10</sup> *ibid*

<sup>11</sup> Cette courbe implique que pendant les premières étapes du développement économique les agents se soucient peu de l'environnement. Lorsque le niveau de revenu atteint un certain niveau, on atteint un niveau seuil où le souci pour l'environnement s'accroît et la tendance s'inverse. Au-delà de ce seuil, la croissance économique s'accompagne d'une amélioration des conditions environnementales et particulièrement d'une réduction de la pollution. Il existerait donc une relation en forme de U inversé entre la pollution et le développement économique.

### 3.1.2.5 – les sciences et techniques

C'est grâce aux mises en œuvre techniques tout au long de son histoire que l'être humain a pu améliorer ses conditions de vie sur Terre et ce sont ces mêmes techniques qui permettront à terme le découplage total entre le bien-être humain et l'impact environnemental de ses activités. Cet impact ne peut être nié mais ne devrait en aucun cas constituer un frein au développement, assuré par des flux et des services offerts par les écosystèmes naturels, assurant la prospérité de l'humanité. C'est pour s'assurer de ses services écosystémiques qu'il est nécessaire de préserver la Nature en tant que « prestataire de services », la soumettant au bon vouloir de l'être humain.

Le progrès n'est pas inévitable, il est le fruit d'une volonté politique. Celle d'encourager la technologie bienfaitrice, bienfaisante, indispensable à la subsistance humaine, dans tous les domaines, et à la protection et la sauvegarde de la Nature, à la régulation des problèmes environnementaux. Au point de faire de la gestion de la chose publique un domaine d'expertise technique et d'adouber le marché comme « mécanisme par excellence d'allocation efficace des ressources, générant le progrès, et en s'appuyant en cela sur un solide appui de la sphère savante » (Flipo, 2017).

Dans cette interprétation prométhéenne, l'espèce humaine a inconsciemment altéré le système Terre. « Puis vers la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, une poignée de scientifiques nous aurait enfin fait prendre conscience du danger et aurait pour mission de guider une humanité égarée sur la mauvaise pente ». C'est là aussi que se rejoignent les récits originel et moderne, dans cet esprit de guidance qui ferait de l'humanité le *steward* du système-Terre.

« Ce récit du passé, qui met en avant certains acteurs (« l'espèce humaine » comme catégorie indifférenciée) et certains processus (la démographie, l'innovation, la croissance...), préconditionne une vision de l'avenir et des « solutions », qui place les scientifiques comme guides d'une humanité désemparée et ignorante et fait du pilotage du « système Terre » un nouvel objet de savoir et de pouvoir » (Bonneuil, 2015). Crutzen lui-même ne dit pas autre chose : « Les scientifiques et les ingénieurs se retrouvent face à une tâche redoutable qui consiste à guider la société vers une gestion environnementale soutenable durant l'ère Anthropocène » (2002).

### 3.1.2.8 – la politique

Les libertés économiques, politiques et individuelles sont présentées comme des valeurs universelles, uniformément, indiscutablement acceptées par les êtres humains. La question naturelle est totalement dépolitisée. La question politique se joue « au-dessus » de la question naturelle, et non pas à l'intérieur de celle-ci.

Ce récit a une histoire qui plonge dans le contractualisme et l'économie politique qui ont lutté pour en finir avec la souveraineté écologique avec comme conséquence de penser l'allocation des ressources comme un mécanisme autonome et affranchi de toute emprise politique - la sphère politique devant rester dans le domaine de la protection des droits et des libertés individuelles – où la gestion de la subsistance relève de l'aire privée, en autonomie. Mais cette logique de dépolitisation de la nature en vue de son exploitation n'est possible que si l'on considère ce récit de partage comme un crédo performatif de la modernité ( Charbonnier, 2017).

Ici tous les aspects du vivre ensemble doivent tendre vers un but : accompagner, dans une adaptation continue des institutions sociales, économiques et politiques, l'engagement dans le développement et les progrès technologiques afin d'atteindre le découplage radical, aussi bien relatif qu'absolu, « qu'il nous faut atteindre » – qui s'avère être un mythe pour certains économistes hétérodoxes, notamment en vertu d'un paradoxe déjà pointé par Jevons<sup>12</sup>.

Les actions et politiques de risque dans ce pragmatisme sont très intégrées dans les politiques gouvernementale, prévisionnelle et assurantielle modernes, intégrant de nombreux apports techniques et scientifiques mais sans jamais réussir à intégrer vraiment les conséquences inédites dans l'espace et dans le temps des risques d'un nouveau genre, dont la crise environnementale est l'une des manifestations, d'une ampleur allant jusqu'au désastre, menaçant le fondement même de ce qui soutient la vie sociale.

Il s'agit bien d'un récit bio géo politique : un meilleur être humain, dont la subjectivité « keynésienne et libérale » (Bonneuil et Jouvancourt, 2014) est réactivée à l'aulne des savoirs de l'Anthropocène, sommé de s'en remettre aux savoirs et aux délibérations, aux prescriptions des gouvernants, mieux à même de dicter les mises en œuvre d'une bonne science – occultant les choix politiques et les rapports de force

---

<sup>12</sup> Soulevé déjà dans « The Coal question » en 1865, ce paradoxe démontre que même suite à des progrès techniques importants, l'augmentation de l'efficacité énergétique d'un bien pousse paradoxalement à une augmentation de la quantité d'énergie totale utilisée.

### 3.1.2.9 – la modernité

La modernité est dans ce récit une époque d'affranchissement « d'existences pauvres, dures, opprimées, de gouvernances capricieuses et autoritaires »<sup>13</sup>, qui, malgré quelques inconvénients – la pollution de l'air et de l'eau – aura permis à l'homme et à la femme « de voir les libertés augmenter, la violence diminuer drastiquement, de connaître des progrès extraordinaires en matière médicale et donc de se rendre moins dépendants des écosystèmes qui autrefois assuraient leur subsistance ». Cette époque aura été rendue possible par des avancées techniques significatives, en étant accompagnée par là aussi des avancées importantes dans les domaines sociaux, politiques et économiques. Le mot d'ordre est donc continuité.

Cette période est donc celle d'une amélioration considérable du bien-être matériel, de la santé publique, de la productivité des ressources – qui est présentée, durant des millénaires comme très inefficace, énergivore et donc destructrice -, de l'intégration économique, des infrastructures partagées, et de la liberté politique et économique individuelle.

Le temps est d'une linéarité exemplaire dans ce récit. Il est abordé comme une ligne continue de progrès et d'avancées techniques, de développement civilisationnel, d'avancées techniques et scientifiques bienfaisantes, tendant vers toujours plus d'efficacité – les techniques agricoles sont utilisées comme un excellent modèle de gains en termes d'efficacité et d'amélioration débouchant sur un développement et un bien-être amélioré. Le bon Anthropocène est une sorte d'aboutissement du temps, à la manière de la fin de l'Histoire de Fukuyama.

L'espace est planétaire, uniformément peuplé d'une même humanité, vivant sur des « terres abondantes », produisant, avec de plus en plus d'efficacité, des flux avec des ressources quasi illimitées. Si des situations locales sont bien évoquées, c'est pour fustiger des choix qui n'iraient pas « dans le sens de l'histoire moderne », entendez produire plus, consommer plus, C'est une narration progressiste selon laquelle, en accord avec les Lumières, où l'humanité se perfectionne avec le temps et la civilisation, se bonifie dans une foi inébranlable dans la raison et le progrès. S'évitant toute analyse sociale, la responsabilité incombe à l'espèce humaine – l'impact environnemental augmentant en même temps que la population, CQFD – simplifiant la lecture de la formule  $I = P \times A \times T$ <sup>14</sup> – passant sous silence qu'une grande part

---

<sup>13</sup> ibid

<sup>14</sup> Impact = population x niveau de vie x technologie.

des émissions de gaz à effet de serre proviennent, historiquement et encore maintenant, d'une portion congrue de l'humanité et d'un mode de vie particulier.

En faisant de nous, public, académiciens et décideurs des gens plus conscients. Pour le bien-être de tous, immergé dans un monde ultra connecté, dont les modalités d'adaptation doivent évoluer, et basé sur la certitude d'une énergie qui, éternellement « pas chère » et sobre, garantira à tout le moins la subsistance, au mieux la prospérité à l'espèce humaine.

C'est en grande partie une perception « optimiste » du récit originel, qui mélange déjà sciences humaines et naturelles tout en séparant les ontologies. La comparaison avec Darwin devrait nous appeler à l'humilité de « n'être qu'un autre singe » ( condition biologique et matérielle ) mais nous rappelle qu'ici l'humain devient « The ultimate drivers », qui nous propose un Anthropocène comme un récit dont nous sommes devenus les héros. Et dans les fictions le héros sauve, parfois in extremis, ce qu'il y a à sauver. En devenant ces héros, comment imaginer mal finir ? A un moment, l'humanité aura forcément les ressources, en elle-même, pour elle-même, portées par les sciences et les techniques, portée, sur base matérielle, par une abondance d'énergie perpétuelle dont les impacts environnementaux avoisineront idéalement 0.

Le bon Anthropocène, pourra offrir comme récompense ultime le bien-être de tous les hommes sur Terre, la prospérité et la liberté. « Les technologies modernes offrent une chance de réduire l'ensemble des impacts humains sur la biosphère », une chance de découpler radicalement bien-être et impacts, y compris en milieu urbain. Les techniques font partie intégrante de l'humanité et des capacités de l'espèce depuis des millénaires, alors autant les utiliser en pleine conscience, rationnellement et mettre les sciences aux services de tous les processus socio-économiques et politiques.

## 3.2 Le récit constructiviste

### 3.2.1 - L'école « postmoderne »

C'est la famille latourienne par excellence. Appelée parfois post-moderne par ses détracteurs, elle en viendrait à « proposer un écologisme sans écologie, un constructivisme-sans-altérité, occultant les rapports de force et de domination. Cependant au-delà de cette critique, de nombreuses réflexions constructivistes parcourent la littérature, les travaux de Bruno Latour parcourant abondamment la littérature anthropocénique.

Les principes de base du courant constructiviste, selon Latour, dans « Quel cosmos ? quelle cosmopolitique ? » se décline ainsi :

- Les réalités auxquelles s'attachent les êtres humains dépendent d'une série de médiations.
- Elles sont composées d'éléments hétérogènes et construisent leur propre histoire.
- La signification de ces éléments et du nombre de médiations nécessaires à la construction fonde la valeur de ces réalités ( plus il y a de médiations, plus la réalité est perceptible)
- Nos réalités correspondent à des interprétations très diverses qui doivent être considérés avec précaution
- Si une réalité prend de l'importance (dans l'espace et dans le temps), l'ensemble des médiations qui la porte doit être actualisée.
- Les réalités sont faillibles et nécessitent d'être revues en permanence.

« Il n'y a pas de rapport au monde qui ne soit pas médiatisé par des catégories de pensées et des instruments techniques socialement partagés » (Charbonnier, 2020, p46). Pour l'écrire encore autrement « le construit et le réel ne sont pas des termes opposés » (Latour, 2007)

### 3.2.2 – Usage des termes du récit constructiviste

Selon la proposition constructiviste, établir le changement climatique d'origine humaine, qui marque les débuts de l'Anthropocène est une tâche incroyablement complexe qui demande des médiations institutionnelles et techniques d'une ampleur inédite, sans jamais parvenir à se stabiliser dans les théories scientifiques – et politiques – classiques. Cela passe par un

assemblage complexe d'énoncés et de mesures, de certitudes et de doutes – et c'est évidemment en cela qu'ils prêtent le flanc important à une large gamme de critiques<sup>15</sup>.

Les rapports à la nature sont socialement et politiquement construits, dans des modalités de prise en charge des modalités existentielles, de coexistence, de subsistance, d'habitation, de connaissances.

La position latourienne de diplomatie fait alors ressortir une pluralisation des rapports au monde des différents collectifs d'humains et de non-humains. Cela demande une expérience différente de l'histoire, un autre récit, une « réhistoricisation » singulière afin de requalifier les parties prenantes, en présence, et de rouvrir la définition des rapports « au monde et aux choses ».

Charbonnier de son côté propose alors, par le truchement de l'irruption de l'Anthropocène, de réinterpréter cette socialité et une historicité humaine comme l'incorporation permanente des conditions matérielles qui reconfigure les rapports entre gouvernement des hommes et administrations des choses « dont la configuration présente n'est qu'une variante, qui n'es ni plus vraie ni plus fausse que les autres » (2017 p323).

Les questions que posent les constructivistes peuvent se formuler ainsi : qu'est-ce qu'une discontinuité historique ? Et comment la reconnaître dans le champ des savoirs politiques où il est parfois difficile d'appréhender une transition comme exogène, c'est-à-dire comme ne résultant pas d'une évolution interne des rapports humains ?

Plutôt que de condamner la modernité, le constructiviste va y voir une phase historiquement transitoire, dont l'une des caractéristiques centrales est l'ambition d'inventer des formes politiques, sociales et économiques en réaction à un choc écologique et énergétique, transformant les conditions matérielles de l'existence et l'affranchissant de certaines contraintes matérielles. « Lorsque l'alerte écologique et climatique nous conduit à remonter la piste des dépendances énergétiques pour les remettre en question, nous prenons en effet conscience que le destin du monde tel qu'on le connaît – et pas seulement de la société – est suspendu à la résolution d'une énigme politique. » (Charbonnier, 2020, p21) .

« Adopter une posture constructiviste nécessite de réexaminer l'ensemble de l'histoire des iconoclastes et des critiques » (Latour, 2007).

---

<sup>15</sup> Charbonnier : « en conservant un modèle d'interprétation de la science fondé sur le consensus, cette voie serait condamnée à accepter les raisonnements des climato-sceptiques pour les combattre dans un jeu ordinaire d'arguments et de contre arguments ». N'y a-t-il pas là du en même temps si macroniste, si complexe (trop ?)

### 3.2.2.1 - Le climat

« Le changement climatique apparaît de facto comme la rencontre et l'amalgame parfait de deux processus ; c'est un risque global qui devrait se traduire sur un plan épistémologique. » (Charbonnier, 2017) Le changement climatique est un risque global [...] au point que rien ne peut en principe être considéré comme extérieur à ces perturbations (Ibid). Or établir ce changement climatique comme d'origine humaine comme un fait scientifique est une tâche très complexe, qui demande des médiations complexes – qui se sont vues investir par les climatosceptiques au vu de la complexité de l'assemblage ouvrant la voie aux exceptions et donc au doute, à une faille scientifique fondamentale, « compromettant la science dans ce domaine à des errances infinies » (Ibid)

« Le changement climatique, ainsi que le cortège de conséquences humaines et non humaines qu'il entraîne, marque l'avènement d'une nouvelle séquence temporelle qui est à la fois géologique, dans la mesure où l'action humaine reconfigure les dynamiques fondamentales du système-Terre, et historique, puisque ces évolutions affectent en retour la conduite des affaires humaines. » (Charbonnier, 2015).

### 3.2.2.3 – L'humanité

Pour Bruno Latour, l'Anthropocène dissipe l'idée d'une humanité comme « grand agent unifié de l'histoire » dans une pensée globale. Cela n'a aucun sens de parler de l'origine anthropique du changement climatique si l'on entend l'être humain en général, en tant qu'espèce. Ce concept, l'anthropos, doit être décomposé en peuples distincts, ramené à la multitude des expériences, à de nouvelles formes d'agentivités de populations qui se heurtent aux limites que ramène sur le devant de la scène le concept anthropocénique. « Il n'y a aucun moyen d'unifier l'espèce humaine, l'anthropos en tant que personnage générique au point de le charger de tout ce qui va se jouer sur la scène globale. » un monde unifié, mais pas global, ne peut émerger qu'à condition que se multiplie les connexions qui inscrivent les êtres humains à l'intérieur d'un même réseau nous dit Latour.

L'intérêt de cette naturalisation de l'humanité devenue une « force géophysique », précise Bruno Latour, est qu'elle peut aussi bien être comprise comme une historisation de la nature, en ce sens où, avec l'Anthropocène, c'est l'histoire globale qui entre dans la nature tandis que, réciproquement, la nature globale entre dans l'histoire (Afeissa, 2017).

#### 3.2.2.4 – Les sciences et les techniques

La technologie est un facteur de risque, qu'il nous faut interroger au regard des sciences studies. Elle a une ambition de contrôle, un héritage, est une forme d'encadrement de la Nature, « un système d'attitudes collectives à l'égard du monde matériel ». Un concept qu'il nous faut questionner quant à son efficacité instrumentale

Imaginer un ordre politique est toujours lié à une certaine définition de la science. Chez les modernes, nous vivons tous selon les mêmes lois biologiques, sociales et physiques que les sciences ont globalisé à l'ensemble de la planète. Elle est la source de toute compréhension et peut-être détenue par quelques-uns pour l'administration de tous. Latour lui nous affirme que « la science n'est pas notre propriété, elle appartient à toute l'humanité ! » (2007)

Dans les sciences, le degré d'objectivité et de certitude est directement proportionnel à la connaissance de l'artifice, de la stratification, de l'hétérogénéité, de la multiplicité et de la complexité des processus de médiations. (Latour, 2007) « L'enchâssement de la science dans le politique comme un fait normal non contradictoire avec l'ambition scientifique elle-même »<sup>16</sup>(Charbonnier, 2015)

L'émergence des théories du système-Terre nous invite à la reconfiguration de nos rapports aux savoirs et à la science. « D'un point de vue méthodologique, la théorie des systèmes, la thermodynamique et l'épistémologie qui leur est associée ont généralement servi de rationalité commune à ces différentes contributions, en particulier dans leur application à la pensée économique » (Charbonnier, 2017)

« Si l'on ne peut séparer « la science » des controverses auxquelles elle donne lieu, alors l'entretien de la controverse sur les causes du changement climatique prouve que l'on n'a pas là un fait, mais une hypothèse à propos de laquelle le doute est légitime.

#### 3.2.2.8 – Enjeux politiques

La proposition latourienne tient dans une esquisse de proposition d'une nouvelle cosmopolitique, une nouvelle forme d'agentivité, une nouvelle science qui se voudrait dépasser la modernité – le fameux « nous n'avons jamais été moderne ». Une nouvelle rationalité se doit d'être reconstituée, être recomposée pour dépasser le grand partage que la

---

<sup>16</sup> Impliquant par là le doute – omniprésent en politique – et donc interprété par certains comme une compromission coupable avec les modernes, et plus encore avec les climato-sceptiques.

modernité a institué, aussi destructeur pour la Nature que pour l'homme lui-même et la société, et même les sciences.

La politique constructiviste est un art de composition, de sensibilisation aux origines et conséquences des actions, de la conscientisation aux boucles des pluralités. « Le constructivisme est l'attitude de ceux qui agissent tout en étant capables de parler des bons et mauvais processus de construction. Il leur permet de comparer leurs acquis à ceux des autres afin d'améliorer les processus à venir. » (Latour, 2007)

Il n'y a pas de monde commun caché sous la surface qu'il suffirait de dévoiler pour s'accorder sous les auspices des sciences, y compris politiques, selon les lois de la discussion rationnelle. Aucun sens à l'Histoire, juste la possibilité de faire advenir une diplomatie composée, et des possibilités de réussite ou d'échec de cette composition.

L'art politique consiste alors à s'entendre à partir de points de vue singuliers et partiels, sous l'égide d'une situation que l'on ne peut plus « mettre de côté », nier. Il s'agit de repolitiser la question de la Nature et la question sociale dans un même élan, refaire advenir la matérialité, comme mouvement de compréhension des rapports collectifs à la Nature, de réincorporation de « la vie matérielle des institutions et de la vie institutionnelle de la matière » (Charbonnier, 2017). Le caractère productif et redistributeur de la nature est réincorporé aux formes politiques et les colorent en retour d'une dimension matérielle retrouvée.

Politiquement la fin de la distinction, du partage entre risques et limites modifie complètement la donne ; la politique étant aussi, comme depuis longtemps dans la modernité une affaire de gestion dans un monde où les limites sont au mieux invisibilisées, au pire volontairement niées.

Cette diplomatie nouvelle, recomposée dans un cycle en permanence réinventé, ne peut évidemment être acceptée par la critique, qui ne peut accepter ce voile posé sur les responsabilités, sur la violence et les dominations. Les détracteurs diront qu'il n'y a pas d'écologie dans la critique de la politique moderne. Latour lui reproche aux modernes – non critiques, naturalistes – la position essentielle entre une science descriptive, retranchée derrière l'ordre des faits, et de l'autre une instance politique où se concentre toute la responsabilité de la prescription et des jugements de valeurs. Cela entraîne la négligence, le manque d'attention aux véritables distinctions et articulations qui structurent l'expérience. Les sciences et les techniques auraient multiplié les hybrides nature/société alors que la constitution des modernes séparait science et politique.

L'histoire politique de la nature a elle commencé bien avant la crise écologique. Les changements des conditions d'habitabilité de la surface terrestre n'est pas tant l'histoire, le récit d'une rupture que d'une normalisation d'un discours performatif qu'une certaine modernité, univoque mais pas uniforme.

L'apport de Pierre Charbonnier est de mettre en exergue l'émergence de l'économie politique comme « une production intellectuelle prétendant organiser le programme politique destiné à faire des êtres humains libres, égaux et prospères sous la garantie d'entités politiques qui les représentent ». L'économie politique consiste alors à établir un lien de renforcement mutuel entre la conquête de la prospérité par l'optimisation des dispositifs de production et la protection des droits individuels et collectifs par la limitation de l'arbitraire politique. Cette protection ne doit pas être dissociée entre social et environnementale mais bien articulée de façon inédite ramenant la Nature au centre des débats dans une réincorporation politique. « Il ne s'agit pas de dénoncer comme une illusion le volontarisme politique qui a animé la foi modernisatrice, mais de le relire comme corrélat de dispositifs matériels qu'il a cultivés. L'ambition de dissocier radicalement la protection des droits et libertés d'un côté et l'administration des ressources et la création de richesse de l'autre a profondément marqué la vie politique » La où les critiques vont parler d'invisibilisation, et de reniement des limites et des risques par les modernes, Charbonnier montre à quel point la gestion des risques fait partie intégrante de l'univers politique contemporain. Le libéralisme a très tôt été mis à l'épreuve des risques ».

« Les racines avant tout culturelles et politique de l'Anthropocène sont à situer au 17<sup>ième</sup> siècle où « L'occupation d'une portion d'espace géographique à déterminer, et les conditions de sa légitimité, représente pour la pensée politique de la première modernité un problème cardinal » (Charbonnier, 2020).

L'enjeu, poursuit-il, « n'est donc pas d'établir les faits écologiques et technologiques qui ont accompagné la modernisation de l'Occident puis du monde, c'est-à-dire de tenir la chronique d'un processus aussi structurant qu'invisible. [...] Si l'Anthropocène peut être le nom d'une rationalité sociologique et historique, c'est dans la mesure où celle-ci considère les rapports entre nature et société comme le centre de gravité et l'analyseur du présent. » .

Le fait de le considérer de cette manière permet d'y distinguer « des régimes de réflexivité environnementale, c'est-à-dire différentes configurations de ce rapport entre gouvernement des hommes et administration des choses, dont la configuration présente n'est qu'une variante, »

ni plus vraie ni plus fausse que les autres. » (Charbonnier, 2015).

### 3.2.2.9 – La modernité

Le trait spécifique qui est reproché aux modernes par Latour est la négligence, « le manque d'attention aux véritables distinctions et articulations qui structurent l'expérience, le recouvrement des relations réelles qui déterminent le rapport des collectifs à ce qui se donne comme leur monde. Rien de changera tant que nous ne reviendrons pas sur le sens que nous donnons à notre action politique. » (Karsenti, 2017)

Le nouvel « esprit du capitalisme », symbole de la modernité, trouve ainsi des racines dans de nouvelles façons d'envisager les rapports collectifs au monde matériel et à ses habitants, à l'espace vécu et administré, aux ressources et aux opportunités de développement, aux objets de connaissance.

Cette période, ce moment anachronique, va s'accompagner de la principale justification théorique de la nouvelle économie politique, ayant pour soubassement la naturalité des pratiques de « recherche de l'utilité maximale individuelle, moteur que constitue l'évitement de la souffrance, et la maximisation du plaisir».

« La première révolution matérielle et politique au tournant des 18<sup>ième</sup> et 19<sup>ième</sup> siècle a déjà reconfiguré les relations au monde et les rapports noués entre société, politique et nature » . La modernité est une réaction politique à un choc écologique et énergétique, à une transformation subite des conditions matérielles d'existence , à l'invention de formes politiques et économiques nouvelles affranchies des contraintes naturelles. »

Cette modernité justement est elle aussi une catégorie à « relativiser » - notamment par le grand partage cartésien qu'elle devrait supposément incarner -, à réinterroger au regard des bouleversements de cette époque. Elle représente avant tout une nouvelle façon d'envisager les rapports collectifs au monde matériel et à ses habitants, à l'espace vécu et administré, aux ressources et aux opportunités de développement, aux objets de connaissance. L'idéal cartésien de grand partage et de domination doit être ici mis en perspective dans une période qui est aussi une réaction sociale et politique à un choc énergétique, à une transformation des conditions matérielles de l'existence, à l'invention de formes politiques et économiques nouvelles, affranchies des contraintes naturelles. La crise environnementale revient alors de redéfinir « la condition ontologique de l'homme comme celle d'un être plongé dans un monde fondamentalement contingent, condamné à prendre des risques, à faire des choix, à arrêter des

décisions, à tracer une frontière entre le bon et le mauvais, à déterminer par là même le type de monde dans lequel il souhaite vivre [...] la crise environnementale est le risque par excellence parce que, avec elle, sont mis en jeu radicalement la configuration du monde et la détermination de l'essence de l'humanité. » (Afeissa, 2014).

### 3.3 Le récit de la contestation

#### 3.3.1 - L'école contestataire

C'est une école articulant morale, justice sociale et éthique environnementale. La Nature n'est pas une entité extérieure mais bien le fruit d'une séparation induite, expressément ou non, par des « forces nuisibles », tout autant biophysiques qu'économique, culturelles et politique. Il importe pour cette école de dramatiser la situation sans pour autant « écraser les possibles ».

C'est une famille plus conflictuelle de la réflexion anthropocénique.

Ces critiques posent les questions des inégalités liées aux enjeux écologiques. Cette hétérodoxie environnementaliste voit dans l'Anthropocène le résultat de choix techniques, économiques, politiques de certains groupes sociaux, d'une certaine domination, d'une violence faites aux femmes et aux hommes et aux choses environnantes depuis deux siècles et demi, voir plus encore.

Il existe de nombreuses tendances, courants, à l'intérieur de cette famille environnementaliste. On y trouve des lectures non linéaires des systèmes complexes qui insistent sur l'intangibilité des limites de la planète. L'Anthropocène est sous cet angle le symbole de l'imprévisibilité et la menace de points de bascules. Ces dangers nécessitent des réactions sous la forme d'une résilience qui peut prendre plusieurs formes, telle la décroissance, la sobriété des moyens de production et de consommation à tous les niveaux, ou une forme plus catastrophiste, telle que décrite par Semal en 2019 dans « militer à l'ombre de la catastrophe ».

Une autre lecture, qualifiée d'éco-marxiste ou éco-féministe, consiste à voir dans le capitalisme ou dans la technique, ou les deux, ou le patriarcat la source de tous les maux socio-environnementaux et provoquant un échange écologique inégal.

Pour ces penseurs, la révolution industrielle des débuts du 18<sup>ième</sup> siècle devient le nœud d'une configuration géopolitique mondialisée par l'occident prédateur, initiée par une poignée d'individus, capitaines d'industries et hommes politiques.

Cette critique permet de repenser les économies dominantes dans un système-monde qui a phagocyté, et le fait encore, nous seulement des heures de travail de masses laborieuses mais aussi des hectares et des ressources finies à la périphérie d'un monde occidental, tout en externalisant les dégâts écologiques et ignorant de la question entropique, proposé par Georgescu-Roegen.

Comme le souligne Malm, sous cet angle, le développement technique, et plus globalement « la configuration du monde économique, politique et thermodynamique » est le produit de l'accumulation du capitalisme fossile, entraînant des dégradations, des ravages aussi bien socialement que dans l'environnement.

Par son usage sémantique, l'utilisation de la notion de global ou planétaire dans les discours de l'Anthropocène masque une double exception - c'est-à-dire une autorité scientifique et politique que les modernes ont imposé à la nature et aux non modernes - et aux femmes - qui a assuré un mode de vie à l'occident » et pu proposer une vision du monde contingente.

L'usage du terme anthropos est très décrié dans ces discours « hétérodoxes ». Il y apparaît comme désignant un sujet universel sans référent, une entité politique purement virtuelle. Il s'agit alors de décomposer le terme, de le rejeter aussi au profit de ce qui est pensée comme l'origine du mal : la religion chrétienne<sup>17</sup>, le capitaliste anglais, la technique, les militaires, l'oblitération de la réflexivité environnementale et de la centralité du conflit dans l'histoire de l'Anthropocène<sup>18</sup>.

Cette grande et large famille contestataire a un point commun tout à fait essentiel : celui de désigner un responsable, un coupable, un « ennemi à abattre » pour retrouver un équilibre moral et tenter d'assurer une forme de justice sociale et intergénérationnelle.

Dire que les modes de vie contemporains ne sont pas généralisables implique de nommer le trait qui les caractérise et dont procède leur nocivité : le développement ? la modernité ? L'occident ? le capitalisme ?

---

<sup>17</sup> Selon Lynn White, La crise environnementale trouve son origine dans le christianisme en étant à l'origine d'un changement ontologique de la nature, qui en détruisant l'animisme païen, est à l'origine de la réduction du monde à une matière inerte à exploiter.

<sup>18</sup> Dans l'ordre : Anglocène, un Technocène, du Thatanocène, ou Polémocène

### 3.3.2 – Usage critique des termes

Le récit critique prend principalement deux « formes » :

Les éco-marxistes - qui insistent sur l'effondrement possible de la société du fait des déstabilisations en séries par les systèmes financiers, l'épuisement des ressources, le capitalisme – que nous pourrions associer aux éco-féministes qui y voit les rapports de domination patriarcal imposé aux femmes comme source profonde d'inégalité et de ravages socio-environnementaux.

L'autre « forme » c'est la vision des « catastrophistes » qui, dans le prolongement des analyses qui sont faites du Rapport Meadows, exhorte à des modes de vies plus sobres. Une des tendances de ce mouvement est le survivalisme mais les esprits plus politisés vont insister sur la nécessité, à l'instar de Dominique Bourg, de réformes institutionnelles ou une forme de sobriété heureuse et solidaire, du genre de celle de la collapsologie de Pablo Servigne. « Les enjeux du changement climatique et leur déterminisme bioclimatique intrusif sollicitent la liberté et l'autonomie humaine dont les formes discursives, éthiques et politique sont à retrouver collectivement ».

L'interprétation Terrienne dira Bourg – ou Batho - est une forme, en synthèse des deux autres, de « retour sur Terre » en même temps qu'un changement d'échelle, une attention renouvelée à la finitude du milieu, une volonté de « marginaliser la liberté négative au profit de la liberté positive, au sens de la détermination collective et démocratiques des modes de vies, des entrelacs nature-société, avec des contraintes écologiques plus dures » (Bourg, 2017).

Ces trois courants ont un minimum commun : ils décrivent l'Anthropocène comme une menace. Soit à laquelle nous pouvons faire face, soit qu'il nous faudra subir. C'est la rupture.

#### 3.3.2.1 – Le climat

Le climat est le symbole des dérèglementations qui impactent les systèmes-Terre, il est le changement le plus drastique, à l'échelle planétaire, des dérèglements. « Le changement climatique est loin d'être le seul symptôme de cette nouvelle ère, mais il a une capacité toute particulière de destruction généralisée. » (Malm, 2017). Il symbolise toute la globalisation qu'entraînent l'énoncé du premier récit.

La perspective climatique des écologues de cette école contestataire est inséparable de l'histoire des systèmes-monde capitalistes, de l'échange écologique inégal, du colonialisme et de l'impérialisme, de l'exploitation.

Historiquement la thématique des changements climatiques a toujours été en lien avec les arbres, la déforestation pour des besoins agraires. Fressoz et Locher, dans les révoltés du ciel, nous démontre à quel point, à « la fin du 19<sup>ième</sup> siècle, des savoirs nouveaux émergent qui conçoivent la vie en dehors des causalités climatiques, délogeant alors le climat de nos consciences » en réduisant les incertitudes, renforçant ce sentiment, confortable et passager, de détachement qu'on appelle parfois la modernité. » (p.312-313)

### 3.3.2.1 – L'humanité

L'humanité n'est pas cet agent universel des naturalistes modernes mais est composée de collectifs qui pour beaucoup sont dominés, hiérarchisés, classifiés, unifiés par la biologie ou le climat. Les sciences naturelles l'ont mise en coupe puis les sciences humaines ont fini de la séparer de l'environnement dans un processus qui n'a rien eu de démocratique. À la période charnière du 18<sup>ième</sup> siècle, « une clique d'homme blancs anglais s'est servi de la technologie contre la plus grande partie de l'humanité », en Angleterre comme dans le reste du monde.

Le changement environnemental est le résultat des inégalités d'accès aux ressources naturelles et environnementales. L'impact dans l'espace et dans le temps des dégâts socio-environnementaux sont très inégalement répartis, affectant la capacité de réactions aux changements et aux transitions en cours.

### 3.3.2.2 – Les sciences et les techniques

La volonté de la modernité technique ne peut être universalisée – reconnue comme spécificité inhérente à l'espèce humaine – parce qu'elle s'est construite contre l'humanité, en dépit d'elle dans des relations de domination et de violence. Comprendre l'Anthropocène, c'est comprendre l'histoire du capitalisme et non pas de l'histoire humaine. La modernité est l'histoire d'une domination, de séparation, de violences faites aux femmes et aux hommes, au nom de soi-disant libertés politiques et économiques qui cache l'exploitation intensive de nombreuses ressources qu'il devient possible d'extraire partout sur la planète.

Cette critique, qui est dans le cadre de ce récit la fondation d'une controverse sur l'usage même du mot Anthropocène suggère le terme de Technocène pour critiquer le développement

technique fondé sur l'échange écologiquement inégal, comme déplacement des charges de travail et environnementales dans des régions périphériques à l'Occident.

« La technologie moderne, pour l'essentiel, n'est pas tant un remplacement du facteur travail, mais bien un déplacement des charges de travail et environnementales. » (Hornborg, 2018).

Les objets technologiques deviennent « des dispositifs destinés à reproduire des relations d'échange inégal de temps et d'espace incorporés, et ces relations étaient définies par des prix monétaires et des taux de change sur le marché mondial. Pas plus que la « technologie », la « production » ou les « profits » ne sont des catégories politiquement neutres, nous réaffirme encore Hornborg (2018)

La technologie est un dispositif subordonné à des flux asymétriques d'énergie, destinée à reproduire des relations d'échange inégal qu'elle soutient pour mieux exploiter la main d'œuvre et les ressources à la « périphérie du monde ». Elle est au cœur de l'organisation capitaliste mondialisée, elle est créée par cette économie pour servir avant tout les intérêts des plus riches et cache un déplacement des charges de travail et environnementale dans l'espace et dans le temps. « L'Anthropocène résulte de choix technico-économiques fait par certains groupes sociaux en vue d'exercer un pouvoir sur d'autres. » (Bonneuil, 2015)

À partir du moment où nous comprenons la technologie comme étant tributaire de l'échange écologiquement inégal, nous avons des raisons de nous montrer sceptiques à l'égard de ceux qui proposent, pour résoudre les problèmes liés au développement durable, des solutions basées sur le progrès technologique. L'utopie technologiste fait partie intégrante de la vision du monde moderne qui a accompagné la révolution industrielle.(Hornborg, 2018).

### 3.3.2.3 – Enjeux politiques

La politique revient au centre du jeu – en contre point de la domination de « forces nuisibles ». Là où les naturalistes ont dépolitisé la question des ressources, du rapport collectif à la Terre, le courant critique, quoique très hétérogène, insiste sur la démonstration que le système-Terre tout entier, et les sous-systèmes qui le compose, sont truffés de processus soutenu par des activités humaines, socialement et politiquement structurés, un système-Monde. La politique c'est alors aussi rappeler l'histoire des luttes, des doutes, des débats qui parcourent la modernité, des connaissances sur l'agir anthropocénique, d'alertes qui ont été négligées, internalisées pour mieux les oublier, les passer sous silence.

« Dans les années 1820 - 1830, l'économie politique devient le grand discours apologétique de la machine. Elle accompagne aussi le désencastrement du travail par rapport aux normes,

institutions, et solidarités qui ont régulé l'exercice. Elle absout le marché libre des dérèglements sociaux.» ( Bonneuil et Fressoz, p 231) ou des épidémies. Les marginalistes créent l'illusion d'un monde extérieur à la nature, dématérialisé. Le contractualisme et l'économie politique ont donc lutté pour en finir avec la souveraineté écologique avec comme conséquence de penser l'allocation des ressources comme un mécanisme autonome et affranchi de toute emprise politique. [...] dans un monde industriel et machiniste. C'est la mise à mort des théories organicistes qui caractérisait encore les rapports à la nature, dans une économie encore largement dominée par l'usage des forces musculaires, éolienne et hydraulique.

Les biopouvoirs propres à l'âge industriel et à la construction des Etats nations visent à optimiser le nombre, la qualité, la force militaire et la productivité des populations. C'est la terre tout entière qui devient un objet de simultanément objet de savoir et de gouvernement, dès le 18<sup>ième</sup> siècle.

#### 3.3.2.4 – La modernité

Selon ses détracteurs, la position latourienne entérine le grand récit des modernes car si « nous n'avons jamais été modernes », « c'est seulement à la lumière de la crise environnementale actuelle que nous réalisons notre a-modernité » (Fressoz, 2011), c'est-à-dire l'oubli des luttes passées et de l'historicité des débats sur de l'agir anthropogénique. Le refus des constructivistes de pointer une responsabilité, d'accepter de rentrer en « diplomatie » avec tous et de laisser planer un doute, si minime soit-il, suffit à faire bondir les critiques les plus acerbes pour qui la justice et la morale ne seront respectées que lorsque l'ennemi sera vaincu, lorsque la source des dérèglements sera identifiée et nommée et les responsabilités assumées et intégrées.

Nous entrons, nous dit Lussault, dans une ère marquée par la découverte, plutôt la redécouverte, du principe de la vulnérabilité généralisée. Elle devient un enjeu cognitif, culturel et politique, à toutes les échelles d'espace et de temps (Lussault, 2016, p 12). Afeissa rajoute que « mettre la vulnérabilité au centre de l'attention revient à pointer, à l'intérieur même de l'organisation sociale, les causes, les risques qui favorisent le déclenchement de la catastrophe. » (p30)

La critique de la modernité passe aussi par une redéfinition de ses origines, des origines, des débuts de la situation que nous vivons à présent. Les critiques d'un découpage en phases, marquant des débuts « net et tranchants » ne manquent alors pas.

Prenons le cas de l'historien Jean-Baptiste Frescoz qui va rétorquer à ce découpage que l'homme du 18<sup>ième</sup> siècle vivait déjà dans l'Anthropocène, c'est-à-dire une ère où l'homme est déjà conscient de son influence, de sa force géologique, et que du fait de cette conscience, l'anthropogénéisation du monde – via les thèses climatiques – faisait déjà l'objet de conflits, de débats. L'entrée dans l'Anthropocène, telle que définie dans le récit original et celui des modernes teindrait plus alors de l'ignorance, de la dépolitisation et de l'oblitération des savoirs sociaux et environnementaux. La soi-disant nouvelle réflexivité chère aux constructivistes et aux modernes vole alors en éclat.

« L'expérience sensible comme intellectuelle que nous cherchons à saisir par cette autre image d'un «retour sur Terre» est donc entièrement à construire : que veut dire penser/agir/connaître/imaginer ou encore habiter sur Terre ? » (Hache, 2014)

« Pour cela, il importe, précisément, de dramatiser ce changement d'une façon qui tienne compte du passé, c'est-à-dire des situations existantes de destruction et de perte, au lieu de dépeindre de manière naïve la situation présente en complète rupture avec ce qui précède, comme si cette crise écologique nous était tombée dessus sans prévenir. » (Hache, 2014).

Si des désastres environnementaux sont capables de révéler des défauts d'adaptation, ils peuvent être mobilisés par des acteurs cherchant à montrer précisément une inadaptation plus générale des sociétés face aux équilibres naturels, et alimenter ainsi une critique au niveau global.

Le rapport du Club de Rome, le fameux rapport Meadows a joué un rôle central, essentiel dans la pensée catastrophiste en mettant « en évidence les limites de la croissance et des techniques, il montre que notre système économique et, indirectement, nos modes de vie ne sont pas durables » (Semal, 2019). Il signe une nouvelle forme de mise en réseau de données naturelles, économiques et politiques et introduit la perspective d'un effondrement des sociétés modernes du fait de la poursuite de la croissance. (Semal, 2019) « Cet ouvrage sert tout autant à signer l'essor de la contestation écologique que provoquer en retour un durcissement théorique. La réponse en quelque sorte officielle à ce rapport aura été l'émergence de la notion de développement durable » (Bourg, 2018)

L'Anthropocène marquerait justement la chute de cette fable du développement durable. Son affirmation d'une croissance économique compatible avec la protection écologique a montré ses limites. McNeil, Frescoz, Semal, Bourg, Zaccai vont dans ce sens en pointant que, s'il

peut être loué quant à ses principes préliminaires de venir à bout des inégalités socio-économiques et du sous-développement, le concept du développement durable n'a en aucune manière « permet de renverser la tendance à un appauvrissement des milieux naturels, la perturbation des écosystèmes et la mise en péril de l'équilibre climatique de la planète. » (Zaccai, 2016 dans Schroeber, 2017) Il n'a pas plus garanti une justice intergénérationnelle pourtant affichée comme essentielle. Les degrés supplémentaires que la planète va inexorablement prendre dans les prochaines dizaines d'années « ne seront pas rendues » aux générations futures.

D'autres encore, en liant plus strictement crise écologique actuelle et le concept Anthropocène, ce dernier devenant le symbole de la première, lient l'entrée dans l'Anthropocène avec celle de l'entrée dans l'ère de la menace atomique, usitant des mêmes schèmes discursifs et donnant au courant de « l'apocalyptique environnementale » ses penseurs les plus importants et commentés dans la littérature - par exemple par Luc Semal ou Afeissa - que sont Anders, Hans Jonas ou encore Jean-Pierre Dupuy. Tout comme pour l'heuristique de la peur, il s'agit d'imaginer le pire en l'absence de tout savoir prévisionnel des effets lointains des technologies modernes.

### 3.3.3 – Une remise en question du référentiel

L'usage du mot même d'Anthropocène fait, dans cette école très polysémique, l'objet de nombreuses critiques. Elles concentrent à elles seules une gamme de propositions qui entrent en controverses avec le référentiel comme méga-objet. De plus « l'historicisation véritable du phénomène ne peut être que celle des sociétés rapportées à leurs terres et aux climats, qui varient avec elles, dans une imbrication qui interdit de les traiter comme autant d'isolats relationnels, puisque le redécoupage de leurs figures prend en compte une pluralité de dimensions, de grandeurs extensives et intensives, les relations extérieures se composant elles-mêmes avec des rapports internes » (Karsenti, 2017).

Par l'utilisation sémantique d'« anthropos », la notion globalisante et universelle de l'Anthropocène masque les rapports de domination et les inégalités environnementales. Plutôt qu'une espèce humaine qui, par essence, ferait preuve d'une volonté de domination de la nature depuis les origines anciennes de la maîtrise du feu, l'histoire montre la responsabilité différenciée entre nations et entre classes sociales. D'autre part quelles sont les implications de l'abolition de l'extériorité du social justifiée par l'humanité comme force géologique faisant corps avec la planète ?

Parmi les multiples trouvailles sémantiques et contre-propositions, plusieurs sont très commentées et se distinguent afin d'éclairer la perspective européenocentrée, masculiniste et techniciste, d'une humanité indifférenciée dans la production et la consommation de flux de matière et d'énergie, éludant les rapports inégaux de race, de classe, de genre.

Les termes Capitalocène, Chthulucène, Technocène – pour les plus populaires - peuvent se comprendre comme des formes de contre-propositions. Ils se rejoignent dans le refus de considérer la tentative de brouillage des frontières entre le naturel et le social qui peut conduire à occulter les rapports de violence et de domination – ce qui est fort reproché aux constructivistes.

En tentant de démontrer à quel point l'appellation Anthropocène relève d'un problème de répartition mondiale, ils questionnent la relation éludée mais fondamentale entre la perspective écologique globale et matérielle

Les auteurs Andreas Malm ou Alf Hornborg nous invitent à relever les asymétries, dans la lignée des travaux initiés par Pomeranz – et des Wallerstein et Braudel avant lui - d'un « système-monde »<sup>19</sup> sous l'angle « des flux de matière et d'énergie et des échanges inégaux », à considérer le capitalisme fossile comme cause, origine des glissements des indicateurs essentiels de l'état de la biosphère bien au-delà de leur variabilité naturelle. Il nous faut dès lors pour lui parler d'un Capitalocène, « étiquette alternative, iconoclaste, insolente et le plus souvent évitée pour désigner notre époque » (Malm, 2017).

En se convertissant au charbon, s'assurant une énergie régulière en puisant dans un stock déconnecté des variations à court terme de la nature et profitant de l'accroissement de l'efficacité des machines, la logique du capital et des relations de propriété produit sa propre temporalité, remodelant la nature et engageant une nouvelle dynamique, celle de la rentabilisation des investissements.

« En plaçant le charbon sous le feu de l'accumulation du capital, comme le combustible transmettant le mouvement physique au processus du travail, une spirale de combustion était, pour la première fois, directement liée à la croissance en spirale de la production de marchandises capitaliste. » (Malm, 2017)

---

<sup>19</sup> « Cette approche, qui considère que l'ensemble des sociétés humaines à la surface du globe forment un système dont les éléments sont en interaction les uns avec les autres, est distincte du système-Terre des sciences de la Terre qui aborde la planète à partir de l'imbrication de sous-systèmes géophysiques et vivants. » (Quenet, 2017)

« Il crée alors un processus de production qui change la relation à l'espace et au temps » et confère au capitaliste la liberté de stocker l'énergie et de l'utiliser en temps voulu, à l'intensité voulue. Il lisse ainsi sa production, linéarise le temps et homogénéise l'espace, permet de s'abstraire des lieux. Il constitue ainsi l'idée d'une nature stock mobilisable comme arrière-boutique inépuisable.

L'extraction de l'énergie fossile devient aussi une justification de plus à la colonisation et l'exploitation qui en découle sur divers continents. Dans certains endroits, sa découverte a précipité l'occupation coloniale elle-même. Ce sont les Britanniques qui ont fait du charbon, emblème de leur puissance, éthos de l'économie fossile, « le moteur et la mesure de toutes les nations commerciales ».

Ce type de discours est très typique d'une école éco-marxiste, qui voit dans le Capital ou dans « ses dérivés », dans un système monde est à la fois historique et dynamique, systémique et global la raison principale, presque ultime, de tous ces maux actuels.

Pour d'autres, la modernisation technoscientifique qui caractérise le 19<sup>ième</sup> siècle n'est pas réductible aux énergies fossiles.

Une autre thèse très commentée situe les débuts de l'Anthropocène en 1610 suivie en 1964 d'une nouvelle modification drastique de la trajectoire du système Terre ( Maslin & Lewis), elles aussi « visibles » dans l'analyse des glaces<sup>20</sup>, dans le cadre du *Columbian Exchange* puis de la fin des retombées de radionucléides. Cette proposition signifie que l'Anthropocène aurait débuté dès le moment où « les humains ont commencé à produire des incidences sur le système terrestre documentées dans les dépôts géologiques et qui dureront des millions d'années. ». La proposition de 1610 permet d'inclure « les impacts de la révolution industrielle, événement initialement proposé, de façon pertinente d'un point de vue historique, comme date marquant le début de l'Anthropocène et permet de dire que l'intégration des Amériques dans le système mondial européen fut un des précurseurs essentiels » (Maslin & Lewis, 2012).

Le Chtulucène est proposé en contre point de la thèse anthropocentrique qui rejette les thèses du techno-optimisme ou le pessimisme de la catastrophe. De cette nouvelle ère, qui viendrait après l'Anthropocène, Donna Haraway nous la propose contre l'anthropos « car le terme grec

---

<sup>20</sup> Au 17<sup>ième</sup> siècle, l'arrivée des Européens dans les Amériques a provoqué la mort d'une cinquantaine de millions de personnes entraînant l'abandon de terres cultivées qui ont été envahies par une végétation ayant une capacité de stockage carbonique beaucoup plus élevée, ce qui a provoqué un refroidissement mondial bref et abrupt.

exclut les femmes et les autres espèces et suggère une toute autre histoire, multi spéciste, non viriliste, pour une nouvelle configuration et connexions entre les êtres vivants » (Hache, 2018). Cela permet de raconter de nouvelles histoires, pouvant contenir, à l’instar de Latour, des oppositions, des contradictions et des assemblages humains/non-humains très différents, composant par les interactions dans un réseau. Haraway est une figure de proue de l’écoféminisme lie ravage de la planète et bouleversement

Ces sémantiques critiquent « l’anthropos de l’Anthropocène apparaissant, en tout état de cause, comme étant, si ce n’est un sujet universel sans référent, du moins comme une entité politique purement virtuelle. » (Afeissa, p 164) et « la montée en puissance des problèmes écologiques globaux accentue et radicalise cette critique, tant l’écart apparaît inconciliable entre le temps de la vie démocratique et celui des conséquences écologiques de nos décisions de nos actions et de nos inactions. » (Semal, p 70)

La tendance, emblématique, de Bourg par exemple est de ne pas accepter le terme Capitalocène ou Occidentalocène, arguant que les « sources et les conséquences de l’Anthropocène dépassent les seuls capitalisme et civilisation occidentale ». Chakrabarty ou Afeissa ne disent pas autre chose.

Bonneuil et Fressoz ou Andréas Malm nous proposent une histoire de l’environnement et de la politique de la nature comme enchâssée dans un contexte mais aussi comme le fruit de choix politiques, de géopolitique, de bio politique, de pouvoir. Comme manifestes d’historiens contre la « rupture » que constituerait l’Anthropocène. Il est plus alors une forme de retour de connaissance, d’altérité, d’une nouvelle forme de savoir, de nouvelles réflexions, de bio géo savoirs « autres », en fin par la modernité, le capitalisme, le patriarcat.

### 3.4 Conclusion intermédiaire

La richesse des échanges tient parfois en une interrogation sur les origines car comme nous le dit Afeissa « si le questionnement portant sur les racines de la crise environnementale ne peut pas se contenter d’une remise en question de la société libérale en ses modes de gestion économique et politique, c’est parce qu’il se pourrait bien que ce qui est entré en crise soit autrement plus profond que le seul mode de production capitaliste ou que le consumérisme propre à la manière de vie des Occidentaux » (p.89).

Les courants constructiviste et contestataire entretiennent d’étroits rapports avec le post-colonialisme, l’histoire de l’environnement, les cultural studies pour souligner à quel point les notions d’espace et de temps doivent être revisitées pour comprendre comment le

colonialisme représente une utilisation de l'espace, « celui des autres », et est indispensable dans la compréhension des bouleversements climatiques sociaux et politiques, historiquement comme actuellement.

Bonneuil, très critique, dénonce les constructivistes comme des bons technocrates post environnementalistes qui, en s'accommodant « également fort bien du capitalisme financier contemporain, de la privatisation-marchandisation en cours des « services écosystémiques » de toute la planète « prolongeant le techno-optimiste du premier grand récit pour ouvrir la porte au transhumanisme. [...] Quoi de plus constructiviste en effet que le marché, si habile à couper les objets et les sujets de leurs attachements sociaux et écologiques pour les reformater indéfiniment en marchandises circulant dans de nouveaux réseaux ? » (2015)

Charbonnier lui nous invite, dans son ouvrage « Abondance et liberté » à comprendre que « ce qui constituait autrefois le socle à peu près stable des disputes sociales semble en être devenu l'enjeu et fait émerger, chez les communautés qui y sont confrontées, des demandes de justice d'un genre nouveau et une redéfinition de ce qu'est habiter la Terre. Les luttes pour l'égalité et la liberté se trouvent ainsi de plus en plus souvent enchâssées dans un conflit ayant pour objet le sol susceptible de soutenir ces divergences fondamentales. » (2020).

La mise en exergue d'une histoire politique de l'environnement par Charbonnier nous montre qu'il est possible d'établir des liens entre ceux que Bonneuil appelle les post-modernes et les éco-marxistes en revisitant l'historicité des débats sur l'anthropogénéisation du monde, et des politiques publiques qui en découle. Les apports de l'histoire de l'environnement, y compris politique, des cultural studies, des colonial studies nous raconte une économie politique émergente dans de nouvelles conditions matérielles d'existence, et que les politiques se sont de fait « adaptés à de nouvelles configurations énergétiques ». La démonstration tend ici à relativiser les raisons du basculement dans une autre ère, tentant de démontrer qu'il n'y a pas une seule et unique raison, qu'elle soit philosophique ou matérielle.

On ne peut enlever, à chacun de ces récits, de proposer une vision contingente d'une certaine bio géo politique, celle de l'adaptation à une condition biologique, c'est-à-dire matérielle, et en tant que nouvelle forme d'agentivité qui en découle dans une certaine idée de la géographie des espaces habités.



## 4. Conclusion

*La limite de ce travail aura été de situer l'enjeu présent dans l'Anthropocène tout en tentant de rester original. J'ai donc tenté de déjouer les présentations des familles et des récits présents dans la littérature. Dans une lecture, non exhaustive, majoritairement francophone, parfois anglophone. Bien que ces propositions soient issues de lectures, y compris sur les typologies des discours anthropocéniques, j'ai tenté de m'en détacher par une analyse en décalage, basée sur certains mots, ou concepts, clés.*

*Dans les limites de l'exercice, cela n'en constitue pas moins une forme d'analyse des récits parcourant la littérature en 2020, alors même qu'il fait l'objet de permanentes publications et d'analyses depuis son émergence. Parmi les recherches, beaucoup pointent la nécessité d'intégrer des données empiriques fictionnelles, afin d'enrichir les récits, « se « projeter » au-delà de la catastrophe que l'ère contemporaine » (Boulard, 2016)*

« La proposition d'introduire aujourd'hui une ère nouvelle dans l'échelle des temps géologiques est une démarche de philosophes » nous disent Lorius et Carpentier. Elle correspond à la nécessité d'offrir à toutes les disciplines un socle conceptuel commun pour définir une époque inédite. « C'est une démarche d'explorateurs, de conteurs, qui a besoin de repères pour établir ses objectifs, de base pour édifier ces expériences, de carte pour marcher sur des chemins nouveaux » (Lorius et Carpentier, p 117).

L'Anthropocène marque aussi la conjonction entre le temps long de la Terre et la temporalité de l'histoire humaine entre un agir local et des effets globaux, des agirs humains et des agirs non-humains. La relation au Monde change. Les notions d'espace et de temps sont bouleversées, du passage d'un agir local à la prise de conscience des conséquences globales, spatialement et temporellement très éloignées et pourtant si impactantes. Les menaces environnementales, concomitamment à la menace nucléaire pour certains<sup>21</sup>, effectuent une « ostension inédite du monde en tant que tel. » (Afeissa, 2014, p 37).

Il y a, chez beaucoup de chercheurs, d'académiciens anthropocénologues la remise en cause d'un grand récit de cette (nouvelle) ère. Le récit de l'occident, ou du capitalisme, du colonialisme, des sciences modernes, de la religion ou encore du complexe militaro-industriel. Une multitude de visions du monde se reflètent dans ces appellations d'occidentolocène, capitalocène, Thanatocène. Comme aime à le rappeler Bonneuil et Fressoz, les

---

<sup>21</sup> Par exemple, Jean-Pierre Dupuy réactive la peur nucléaire en l'englobant dans la crise environnementale.

anthropocénologues ont besoin de récits – « pour que l’espace soit représentable et habitable » (Petit, 2010), exprimant une relation, humaine au monde. « Les sociétés, comme les individus se constituent en s’inscrivant dans un récit, en se faisant fable de leur vie » (Chelebourg, 2013).

Les récits de l’Anthropocène procèdent de valeurs que l’on peut qualifier d’humanistes dans la proposition qu’ils font de la *vie bonne* et ce qu’il y a lieu de faire pour préserver à tout le moins les collectifs humains, dans une période où la crise environnementale, les changements excessivement rapides, importants, qui sont en cours, interrogent les êtres humains.

L’Anthropocène, comme référentiel politique, propose ce discours. Les écoles réflexives écologiques prennent le récit originel, référentiel, toujours actif comme sujet d’étude, et en proposent leur vision, une variation qui implique « des choix, des risques, à arrêter des décisions, à tracer une frontière entre le bon et le mauvais, des décisions collectives, partagées , « à déterminer par là même le type de monde dans lequel il souhaite vivre » (Afeissa, p.92).

Dans les récits politiques, ce que redécouvre et peut problématiser l’Anthropocène, c’est l’enjeu de l’habitat, les conditions de vie pour les collectivités – l’habitation – et les futurs anthropisés – l’habitabilité. L’anthropocénologue raconte une histoire qui donne sens au présent, explore le passé pour figurer le futur. Un socle sur lequel repose les réalités des hommes et des femmes et les choses non-humaine. Cette réalité fait l’objet, en terme politique, d’une biopolitique de contrôle des populations et de leurs conditions de subsistance alliée à un géo-savoir-pouvoir d’anthropisation de l’espace terrestre.

C’est ce qui fait sa force comme récit politique. Même en contestant un récit, dans la même geste, l’anthropocénologue raconte une histoire qui donne sens au présent, explore le passé pour figurer le futur.

Chacun des récits, rassemblés ici dans une série d’articles typiques de la réflexion anthropocène présente dans la littérature, tente de répondre ces questions : d’où venons-nous ? que faisons-nous pour vivre collectivement ? Comment habiter la Terre ? Qu’est-ce qui nous attend ? « Des histoires causales » reliées à une action publique, qui « décrivent des scénarios, non pas en annonçant ce qui devrait arriver mais en expliquant ce qui va arriver » (Roe 1994, cité dans Franssen 2020).

Tout autant que la connaissance, la fiction et l’imagination prennent dans le discours de l’Anthropocène une importance particulière. De par cette relation à l’espace et au temps qu’il implique. «La fiction est souvent un moyen de rendre compte de la réalité géographique en en

révélant certains aspects que le discours académique conventionnel a négligé ou ignoré. » (Debois et al, 2016) ou, comme l'invite Muriel Rosemberg, à faire dialoguer « la représentation imaginaire du monde et sa représentation savante » (cité par Lussault et al, 2016).

« Là où les récits disparaissent, il y a perte d'espace : privé de narrations, le groupe ou l'individu régresse vers l'expérience, inquiétante, fataliste, d'une totalité informe, indistincte, nocturne [...] Proposer de la littérature, c'est faire découvrir des mots et des récits qui animent l'espace matériel » (De Certeau dans Petit, 2010) dans d'incessants échanges entre lieux fictionnels et matériels.

Les productions fictionnelles s'agencent sur un réseau d'éléments et de ressources en étant en récit, et donc en décrivant des situations et en les insérant dans des histoires. « La subjectivité, l'imagination, sont aussi essentielles à l'intelligence du monde que le chiffage et la mesure. » (Desbois et al, 2016)

« En installant et en accumulant des expériences de pensée, elle offre un réservoir cognitif et un support réflexif à même de réinterpréter des problèmes et des situations, d'avancer une forme d'interrogation et donc de produire une forme de connaissance » (Rumpala, 2015).

Elle a également une force heuristique sur base de questionnement qu'elle peut susciter et propose une vaste gamme d'expériences. Les récits de science-fiction sont autant de façon d'interroger un objet, de le problématiser d'une façon originale et d'explorer, dans l'imaginaire, des possibles en fonction d'une situation (Rumpala, 2015).

Ces éléments culturels et fictionnels finissent de lui permettre d'atteindre tous les dimensions cognitives, normatives et instrumentales, fournissant aux récits de l'Anthropocène les armes pour construire un discours de politique d'action, en fonction de données historiques, géographiques, fictionnelles, accumulées, pour proposer une nouvelle forme d'agentivité au sein d'un système-Terre et avec lequel ils nous narrent par moins que « l'aventure humaine » de ces 250 dernières années ... et les prochains millénaires.



## Bibliographie

### Articles

- AFEISSA, Hicham-Stéphane. « La carpe et le lapin, éthique environnementale et pensée du milieu urbain ». Philosophie de l'environnement et milieux urbains, 2010, p. 51-70.
- AUGÉ, Marc. « Retour sur les «non-lieux» ». Communications, 2010, no 2, p. 171-178.
- BATHO, Delphine et BOURG, Dominique. « Ecologie intégrale: le manifeste ». Editions du Rocher, 2019.
- BEAU, Rémi et LARRÈRE, Catherine. Introduction. Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- BERQUE, Augustin, « L'habitat insoutenable Recherche sur l'histoire de la désurbanité », L'espace géographique, vol. tome 31, no 3, 2002, p. 241-251
- BERTHE Alexandre, FERRARI Sylvie, HÉTIER Renaud et al., « Quels fondements pour construire des politiques de l'Anthropocène ? », Raisons politiques, 2020/1 (N° 77), p. 83-94.
- BONNEUIL, Christophe et DE JOUVANCOURT, Pierre. « En finir avec l'épopée, récit, géopouvoir et sujets de l'anthropocène ». De l'univers clos au monde fini Editions Dehors, Paris, 2014, p. 57-105
- BONNEUIL Christophe, « Comment ne pas voir les limites de la planète. Petite histoire de la mystique de la croissance indéfinie », dans : Économie de l'après-croissance. Politiques de l'Anthropocène II, sous la direction de Sinaï Agnès. Paris, Presses de Sciences Po, « Références » , 2015, p. 73-96
- BOURG, Dominique et WHITESIDE, Kerry. « Écologies politiques: essai de typologie ». La Pensée écologique, 2017, no 1, p. a.
- BOURG, Dominique. Introduction . « Une nouvelle terre ». Desclée de Brouwer, 2018.
- BOURG, Dominique, « Anthropocène, questions d'interprétation » Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- BOURG, Dominique et FRAGNIÈRE, Augustin. « La pensée écologique: une anthologie. » Presses universitaires de France, 2014.
- BOULARD, Anaïs. « Un monde à habiter : imaginaire de la crise environnementale dans les fictions de l'Anthropocène ». Littératures. Université d'Angers, 2016. Français.
- BERKHOUT, Frans. « Anthropocene futures ». The Anthropocene Review, 2014, vol. 1, no 2, p. 154-159.
- BOURG, Dominique et PAPAUX, Alain. « Dictionnaire de la pensée écologique ». PUF, 2015.
- CHABANNE, Jean-Charles, « Michel Lussault, Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation », Questions de communication, vol. n° 34, no 2, 2018, p. 364-366
- CHAKRABARTY, Dipesh. « The Anthropocene and the convergence of histories ». In : The Anthropocene and the global environmental crisis. Routledge, 2015. p. 44-56.
- CHALIER Jonathan, SCHMID Lucile, « Comment penser l'anthropocène ? » Esprit, 2015, p. 5-7
- CHANSIGAUD, Valérie, « Anthropocène », Encyclopedie Universalis, consulté le 30 aout 2019.

- CHARBONNIER, Pierre. « Généalogie de l'Anthropocène »: Annales. Histoire, Sciences Sociales. Éditions de l'EHESS, 2017. p. 301-328.
- CHARBONNIER Pierre, « L'ambition démocratique à l'âge de l'anthropocène », Esprit, 2015/12, p. 34-45
- COCHET, Yves, « L'Anthropocène change-t-il la pensée politique ? » Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- COSTANZA, Robert, GRAUMLICH, Lisa, STEFFEN, Will, et al. Sustainability or collapse: what can we learn from integrating the history of humans and the rest of nature?. AMBIO: A Journal of the Human Environment, 2007, vol. 36, no 7, p. 522-527.
- CRUTZEN, Paul. « Geology of mankind ». Nature, 2002, vol. 415, no 3.
- DE JOUVANCOURT, Pierre, « La fin de l'ichtyosaure Perspectives sur les archives de l'Anthropocène » Dans Penser l'Anthropocène, PUF, 2018
- DERICKSON, Kate Driscoll. « Urban Geography III: Anthropocene Urbanism. » Progress in Human Geography, vol. 42, no. 3, June 2018, pp. 425–435
- DESCOLA Philippe, « Humain, trop humain », Esprit, 2015/12 (Décembre), p. 8-22.
- DUTREUIL, Sébastien, L'Anthropocène est-il un concept d'histoire de la Terre ?
- FEDERAU Alexander, « Chapitre IV. Les récits de l'Anthropocène », dans : , Pour une philosophie de l'anthropocène. sous la direction de Federau Alexander. Paris cedex 14, PUF, « L'écologie en questions », 2017, p. 197-250.
- FLIPO, Fabrice. « Qu'est-ce que l'écologisme ? » Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie, 2017, no 12.
- FRANSSEN, Abraham. « Approches cognitives de l'action publique ».
- FRESSOZ, Jean-Baptiste. Les leçons de la catastrophe. Critique historique de l'optimisme, 2011.
- FRESSOZ, Jean-Baptiste et LOCHER, Fabien. « L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVIIe-XVIIIe siècles ». Revue d'histoire moderne contemporaine, no 1, 2015, p. 48-78
- FRESSOZ, Jean-Baptiste et LOCHER, Fabien. « Le climat fragile de la modernité. » Laviedesidées.fr, 2010.
- FRESSOZ, Jean-Baptiste. « L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique », 2012.
- GAFFNEY, Owen, et STEFFEN, Will. « The Anthropocene Equation ». The Anthropocene Review, vol. 4, n° 1, SAGE Publications, 2017, p. 53-61.
- GRINEVALD, Jacques. « La révolution industrielle à l'échelle de l'histoire humaine de la biosphère ». Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences, 2006, no XLIV-134, p. 139-167.
- GUARIENTO, Tommaso, « Voir le refuge Culture visuelle de l'Anthropocène entre catastrophe et construction des niches » Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- HACHE, Emilie. « Introduction », De l'univers clos au monde infini. Editions Dehors, Paris, 2014, p. 12-25
- HACHE, Emilie, « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! » Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- HAMILTON, Clive, Vers une philosophie de l'histoire de l'Anthropocène Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018

- HAMILTON, Clive, GEMENNE, François, et BONNEUIL, Christophe (ed.). *The Anthropocene and the global environmental crisis: Rethinking modernity in a new epoch*. Routledge, 2015.
- HARAWAY, Donna. « Anthropocene, capitalocene, plantationocene, chthulucene: Making kin ». *Environmental humanities*, 2015, vol. 6, no 1, p. 159-165.
- HORNBORG, Alf, *La magie mondialisée du Technocène* Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- KELLIE-SMITH, Owen et COX, Peter M. « Emergent dynamics of the climate–economy system in the Anthropocene ». *Philosophical Transactions of the Royal Society A: Mathematical, Physical and Engineering Sciences*, 2011, vol. 369, no 1938, p. 868-886.
- KYROU, Ariel et RUMPALA, Yannick. « De la pluralité des fins du monde: les voies de la science-fiction ». *Multitudes*, 2019, no 3, p. 104-112.
- LARRÈRE Catherine, « Anthropocène : le nouveau grand récit », *Esprit*, p. 46-55, 2015
- LATOUR, Bruno. « Quel cosmos ? Quelles cosmopolitiques ? », Jacques Lolive éd., *L'émergence des cosmopolitiques*. Paris, La Découverte, « Recherches », 2007, p. 69-84.
- LATOUR, Bruno. *L'Anthropocène et la destruction de l'image du Globe*. 2013.
- LAVIGNOTTE, Stéphane. « Anthro(s)cène ». *EcoRev'*. Vol. N° 44, 2017, pp. 61-71
- LEWIS, Simon et MASLIN, Mark, *L'an 1610 de notre ère Une date géologiquement et historiquement cohérente pour le début de l'Anthropocène* Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- LOCHER, Fabien et QUENET, Grégory. « L'histoire environnementale: origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier ». *Revue d'histoire moderne contemporaine*, 2009, no 4, p. 7-38.
- LUSSAULT Michel, « Porter attention à l'écoumène », *Tous urbains*, 2016/1 (N° 13), p. 12-13.
- LUSSAULT, Michel, « Porter attention aux espaces de vie anthropocènes » Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- LUSSAULT, Michel, « L'expérience de l'habitation », *Annales de géographie*, vol. N° 704, no 4, 2015, p. 406-423
- MALM, Andreas et HORNBORG, Alf. « The geology of mankind? A critique of the Anthropocene narrative ». *The Anthropocene Review*, 2014, vol. 1, no 1, p. 62-69.
- NAHOUM-GRAPPE, Véronique. « Paysage du monde d'«après» ». *Esprit*, 2008, p. 124-138.
- NEWMAN, Peter, BEATLEY, Timothy, et BOYER, Heather. « Resilient cities: responding to peak oil and climate change ». Island Press, 2009.
- PINSON, Daniel, « L'habitat, relevé et révélé par le dessin : observer l'espace construit et son appropriation », *Espaces et sociétés*, vol. n° 164-165, no 1, 2016., p. 49-66
- PADDEU, Flaminia. « Agir à l'heure de l'anthropocène. Les quatre familles de l'environnementalisme urbain ». *L'Information géographique*. Vol. 81, n° 3, 2017, pp. 32-53.
- PALACIO, Germán, HENNESSY, Elizabeth, et VARGAS, Alberto. *L'Anthropocène en friction*. Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018

- PAQUOT Thierry, YOUNÈS Chris, « Introduction. Pour une philosophie de l'environnement et des milieux urbains », dans : Thierry Paquot éd., Philosophie de l'environnement et milieux urbains. Paris, La Découverte, « Armillaire », 2010, p. 9-16.
- PITSEYS, John, RUWET, Coline, « La mise en récit comme source de motivation et de légitimation au cœur des nouvelles techniques de régulation », Droit et société, 2014/1 (n° 86), p. 135-156
- POSTHUMUS Stéphanie, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », Raison publique, 2012/2 (N° 17).
- QUENET, Grégory. « L'Anthropocène et le temps des historiens ». Annales. Histoire, Sciences Sociales. Éditions de l'EHESS, 2017, p. 267-299
- RADAELLI, Claudio M, « Récits », dans : Laurie Boussaguet éd., Dictionnaire des politiques publiques. 5e édition entièrement revue et corrigée. Paris, Presses de Sciences Po, « Références », 2019, p. 528-533.
- SEMAL, Luc. Anthropocene, catastrophism and green political theory. The Anthropocene and the Global Environmental Crisis, Routledge, Londres y Nueva York, 2015, p. 87-99.
- STENGERS, Isabelle, « La proposition cosmopolitique », dans : Jacques Lolive éd., L'émergence des cosmopolitiques. Paris, La Découverte, « Recherches », 2007, p. 45-68.
- RINGENBACH, Wendy. « Innovation de la fiction et fiction de l'innovation ». 2018.
- RUMPALA Yannick, « Que faire face à l'apocalypse ? Sur les représentations et les ressources de la science-fiction devant la fin d'un monde », Questions de communication, 2016/2 (n° 30), p. 309-334.
- RUMPALA, Yannick. Ce que la science-fiction pourrait apporter à la pensée politique. Raisons politiques, no 4, 2010, p. 97-113
- RUMPALA, Yannick, Sur les ressources de la science-fiction pour apprendre à habiter l'Anthropocène et construire une éthique du futur Dans « Penser l'Anthropocène », PUF, 2018
- STEFFEN, Will, GRINEVALD, Jacques, CRUTZEN, Paul, et al. « The Anthropocene: conceptual and historical perspectives ». Philosophical Transactions of the Royal Society A: Mathematical, Physical and Engineering Sciences, 2011, vol. 369, no 1938, p. 842-867.
- VILLELA-PETIT, Maria. « Habiter la terre. Habiter, le propre de l'humain ». Villes, territoires et philosophie, Paris, Éditions La Découverte, 2007.
- ZALASIEWICZ, Jan, WILLIAMS, Mark, HAYWOOD, Alan, et al. The Anthropocene: a new epoch of geological time?. 2011.

## Livres

- AFEISSA, Hicham-Stéphane. La fin du monde et de l'humanité: essai de généalogie du discours écologique. PUF, 2014.
- BONNEUIL, Christophe et FRESSOZ, Jean-Baptiste. « L'événement Anthropocène: la Terre, l'histoire et nous. » Seuil, 2016.
- CHARBONNIER, Pierre. « Abondance et liberté: une histoire environnementale des idées politiques. » La Découverte, 2020.

- CHELEBOURG, Christian. « Les écofictions: mythologies de la fin du monde. Les impressions nouvelles », 2012.
- ENGÉLIBERT, Jean-Paul. « Fabuler la fin du monde: la puissance critique des fictions d'apocalypse ». La Découverte, 2019.
- FRESSOZ, Jean-Baptiste et LOCHER, Fabien. Les Révoltes du ciel: Une histoire du changement climatique XVe-XXe siècle. Seuil, 2020.
- LORIUS, Claude et CARPENTIER, Laurent. Voyage dans l'anthropocène: cette nouvelle ère dont nous sommes les héros. Éditions Actes Sud, 2013.
- MALM, Andreas. « L'anthropocène contre l'histoire: le réchauffement climatique à l'ère du capital ». La fabrique éditions, 2018.
- MUSSET, Alain. (2012). « Le syndrome de Babylone: Géofictions de l'Apocalypse. » Armand Colin.
- RUMPALA, Yannick. Hors des décombres du monde: écologie, science-fiction et éthique du futur. Editions Champ Vallon. 2018.
- SEMAL, Luc. « Face à l'effondrement : Se mobiliser à l'ombre de la catastrophe ». PUF, 2018.

#### Ressources audio

- COURS PUBLICS DE L'ÉCOLE URBAINE DE LYON : QU'EST-CE QUE L'ANTHROPOCÈNE Par Ecole Urbaine de Lyon – Michel Lussault accessible sur <https://www.sondekla.com/user/event/9491>

## Annexes

Tableaux des mots de l'anthropocène et calcul des ratios de fréquence.

- o Par article type
- o Par type de récit

Ratio de présence (nbr occurrence/ nbr de mot du texte)*100	G h é o l a o n g i t é		c h o n s t e o p r t u c a l		e c o - m o d e r n e		d r i s q u i e m e t e s		a m b i t i o n		d e s t r u c t i o n		c o s m o s		T e c h n o c è n e		c r i t r i q u a t i v e		h c o n t r e	
	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o	R a t i o
nb de mots	824		9951		5836		11697		11694		9727		5371		4685		3485		56970	
adaptation	0	0.00	1	0.01	2	0.03	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	22	0.04
anthropos	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	11	0.11	0	0.00	0	0.00	2	0.06	5	0.01
autonomie	0	0.00	0	0.00	4	0.07	5	0.04	2	0.02	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00
besoins	0	0.00	0	0.00	8	0.14	0	0.00	0	0.00	1	0.01	1	0.02	1	0.02	0	0.00	14	0.02
biophysique	0	0.00	1	0.01	0	0.00	3	0.03	3	0.03	0	0.00	0	0.00	1	0.02	2	0.06	4	0.01
boucles	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	11	0.11	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00
capital	0	0.00	1	0.01	1	0.02	2	0.02	3	0.03	0	0.00	0	0.00	21	0.45	3	0.09	223	0.39
catastrophe	2	0.24	0	0.00	3	0.05	11	0.09	11	0.09	0	0.00	0	0.00	1	0.02	0	0.00	33	0.06
charbon	0	0.00	11	0.11	3	0.05	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	0.02	2	0.06	169	0.30
climat	4	0.49	26	0.26	18	0.31	53	0.45	59	0.50	21	0.22	0	0.00	1	0.02	21	0.60	186	0.33
colonialisme	0	0.00	0	0.00	0	0.00	3	0.03	3	0.03	0	0.00	0	0.00	1	0.02	0	0.00	25	0.04
croissance	0	0.00	16	0.16	7	0.12	4	0.03	4	0.03	0	0.00	0	0.00	3	0.06	4	0.11	44	0.08
culture	0	0.00	6	0.06	0	0.00	6	0.05	7	0.06	5	0.05	7	0.13	0	0.00	2	0.06	6	0.01
développement	0	0.00	34	0.34	15	0.26	9	0.08	9	0.08	0	0.00	2	0.04	7	0.15	0	0.00	48	0.08
énergie	2	0.24	24	0.24	24	0.41	6	0.05	6	0.05	1	0.01	0	0.00	18	0.38	4	0.11	163	0.29
espace	0	0.00	4	0.04	1	0.02	9	0.08	9	0.08	6	0.06	2	0.04	12	0.26	1	0.03	24	0.04
espèce	0	0.00	10	0.10	7	0.12	3	0.03	3	0.03	3	0.03	0	0.00	7	0.15	21	0.60	54	0.09
extinction	1	0.12	9	0.09	3	0.05	0	0.00	0	0.00	1	0.01	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00
fictions	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	36	0.06
flux	0	0.00	4	0.04	1	0.02	2	0.02	2	0.02	2	0.02	0	0.00	17	0.36	0	0.00	8	0.01
futur	1	0.12	6	0.06	5	0.09	3	0.03	3	0.03	0	0.00	1	0.02	1	0.02	1	0.03	6	0.01
géographie	0	0.00	0	0.00	0	0.00	3	0.03	3	0.03	2	0.02	0	0.00	1	0.02	0	0.00	7	0.01

géologie	1	0.12	12	0.12	2	0.03	8	0.07	8	0.07	11	0.11	0	0.00	0	0.00	9	0.26	19	0.03
gestion	1	0.12	7	0.07	1	0.02	4	0.03	4	0.03	1	0.01	0	0.00	2	0.04	0	0.00	5	0.01
global	0	0.00	61	0.61	7	0.12	15	0.13	16	0.14	20	0.21	6	0.11	0	0.00	9	0.26	7	0.01
gouvernement	0	0.00	9	0.09	1	0.02	5	0.04	5	0.04	1	0.01	0	0.00	0	0.00	1	0.03	13	0.02
habitation	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	3	0.01
histoire	0	0.00	10	0.10	7	0.12	27	0.23	28	0.24	16	0.16	4	0.07	6	0.13	10	0.28	81	0.14
humain	10	1.21	83	0.83	86	1.47	22	0.19	22	0.19	37	0.38	13	0.24	16	0.34	49	1.39	122	0.21
impact	4	0.49	7	0.07	21	0.36	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	2	0.06	2	0.00
justice	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	0.01	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	11	0.02
liberté	0	0.00	0	0.00	4	0.07	1	0.01	1	0.01	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	5	0.01
limites	0	0.00	3	0.03	2	0.03	21	0.18	20	0.17	7	0.07	5	0.09	0	0.00	0	0.00	21	0.04
local	0	0.00	3	0.03	5	0.09	4	0.03	4	0.03	7	0.07	1	0.02	1	0.02	1	0.03	22	0.04
modernité	0	0.00	3	0.03	25	0.43	31	0.27	59	0.50	9	0.09	4	0.07	17	0.36	6	0.17	15	0.03
narration	0	0.00	1	0.01	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	11	0.31	1	0.00
nature	4	0.49	5	0.05	44	0.75	61	0.52	69	0.59	56	0.58	13	0.24	5	0.11	14	0.40	112	0.20
origine	0	0.00	6	0.06	3	0.05	7	0.06	8	0.07	2	0.02	0	0.00	1	0.02	6	0.17	13	0.02
partage	0	0.00	0	0.00	1	0.02	11	0.09	12	0.10	4	0.04	0	0.00	0	0.00	1	0.03	1	0.00
période	2	0.24	15	0.15	1	0.02	2	0.02	2	0.02	2	0.02	1	0.02	0	0.00	0	0.00	10	0.02
politique	0	0.00	5	0.05	7	0.12	63	0.54	69	0.59	20	0.21	24	0.45	7	0.15	4	0.11	24	0.04
population	2	0.24	13	0.13	26	0.45	1	0.01	3	0.03	0	0.00	0	0.00	3	0.06	8	0.23	38	0.07
progrès	0	0.00	1	0.01	6	0.10	4	0.03	4	0.03	0	0.00	0	0.00	5	0.11	1	0.03	6	0.01
ressources	1	0.12	0	0.00	15	0.26	7	0.06	7	0.06	0	0.00	0	0.00	19	0.41	0	0.00	29	0.05
risques	0	0.00	3	0.03	3	0.05	10	0.09	60	0.51	2	0.02	0	0.00	0	0.00	0	0.00	7	0.01
savoirs	0	0.00	4	0.04	0	0.00	17	0.15	15	0.13	0	0.00	1	0.02	0	0.00	3	0.08	0	0.00
science	1	0.12	3	0.03	2	0.03	69	0.59	68	0.58	32	0.33	18	0.34	7	0.15	11	0.31	34	0.06
social	0	0.00	2	0.02	5	0.09	73	0.62	71	0.61	7	0.07	6	0.11	3	0.06	14	0.40	33	0.06
système	1	0.12	57	0.57	16	0.27	12	0.10	13	0.11	8	0.08	0	0.00	11	0.23	8	0.23	32	0.06
technologie	0	0.00	4	0.04	47	0.81	3	0.03	9	0.08	0	0.00	0	0.00	31	0.66	11	0.31	15	0.03
temps	0	0.00	14	0.14	2	0.03	8	0.07	8	0.07	17	0.17	2	0.04	17	0.36	8	0.23	118	0.21
Terre	6	0.73	49	0.49	24	0.41	11	0.09	11	0.09	24	0.25	1	0.02	17	0.36	5	0.14	91	0.16

	récit originel	récit moderniste	récit constructiviste	récit critique
adaptation	0.00	0.03	0.00	0.01
anthropos	0.00	0.00	0.03	0.02
autonomie	0.00	0.07	0.01	0.00
besoins	0.03	0.14	0.01	0.02
biophysique	0.00	0.00	0.01	0.03
boucles	0.00	0.00	0.03	0.00
capital	0.00	0.02	0.01	0.31
catastrophe	0.08	0.05	0.05	0.03
charbon	0.04	0.05	0.00	0.13
climat	0.37	0.31	0.29	0.32
colonialisme	0.00	0.00	0.01	0.02
croissance	0.13	0.12	0.02	0.09
culture	0.03	0.00	0.07	0.02
développement	0.15	0.26	0.05	0.08
énergie	0.16	0.41	0.03	0.26
espace	0.01	0.02	0.06	0.11
espèce	0.05	0.12	0.02	0.28
extinction	0.08	0.05	0.00	0.00
fictions	0.00	0.00	0.00	0.02
flux	0.01	0.02	0.01	0.13
futur	0.19	0.09	0.02	0.02
géographie	0.00	0.00	0.02	0.01
géologie	0.24	0.03	0.06	0.10
gestion	0.08	0.02	0.02	0.02
global	0.35	0.12	0.15	0.09
gouvernement	0.03	0.02	0.02	0.02
habitation	0.05	0.00	0.00	0.00
histoire	0.06	0.12	0.18	0.18
humain	1.03	1.47	0.25	0.65
impact	0.24	0.36	0.00	0.02
justice	0.00	0.00	0.00	0.01
liberté	0.00	0.07	0.00	0.00
limites	0.02	0.03	0.13	0.01
local	0.01	0.09	0.04	0.03
modernité	0.08	0.43	0.23	0.19
narration	0.00	0.00	0.00	0.10
nature	0.21	0.75	0.48	0.23
origine	0.03	0.05	0.04	0.07
partage	0.00	0.02	0.06	0.01
période	0.18	0.02	0.02	0.01
politique	0.04	0.12	0.45	0.10
population	0.18	0.45	0.01	0.12
progrès	0.00	0.10	0.02	0.05
ressources	0.04	0.26	0.03	0.15
risques	0.01	0.05	0.15	0.00
savoirs	0.01	0.00	0.07	0.03
science	0.09	0.03	0.46	0.17
social	0.05	0.09	0.35	0.17
système	0.28	0.27	0.07	0.17
technologie	0.04	0.81	0.03	0.33
temps	0.31	0.03	0.09	0.27
Terre	0.59	0.41	0.11	0.22





